31761 08266190 1

Coffin-Rony, André Jacques
Les ruines de Sainte-
Marguerite

PQ
2209
C25R8

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesruinesdesaint00coff

LES RUINES
DE
SAINTE-MARGUERITE
OU
LE SOLITAIRE.

Mélodrame en trois actes, mélé de Chants, Danses et Combats.

Paroles de COFFIN RONY, ancien Officier au premier régiment de hussards, et Membre de la Société Académique des Sciences, séante au Louvre, à Paris. Musique de M. MORANGES.

J'abhorre les méchans;
Leur esprit me déplaît comme leur caractère,
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire

Joué le 23 *Janvier* 1806, *au Théâtre des Jeunes Artistes*

A PARIS,

Au Théâtre et chez LOCARD, Quai des Augustins, N°. 25.

PQ
2209
C25R8

PERSONNAGES.	MM^rs. et D^es.
Le comte de HOFFMANN, *sous le nom* d'AUGUSTIN.	LIET.
MISS MARGUERITE; *fille du comte de* FITZWALTER, *épouse de* BLANCHE-STANLEY.	JENNY.
LADY DELAUNEY, *épouse de lord et veuve en seconde noces de* FITZWALTER.	JULIE.
ALICE, *vieille gouvernante de* MARGUERITE.	LE JEUNE.
LORD DELAUNEY, *père.*	ROBINOT.
SIR CHARLES *fils de* DELAUNEY.	FRÉDERIC.
DAVID, *vieux serviteur de* FITZWALTER.	DELPHC.
LEOPOLD, *amant de* MARGUERITE.	LEFÈVRE.
ÉTIENNE. JACQUES. *domestiques de lord* DELAUNEY.	GONTHIER. NOEL.
HENRY VII, *roi d'Angleterre.*	DOUVRI.
Courtisans.	
Gardes.	
Dames de la Cour.	

La scène se passe en Angleterre, dans le duché de Northumberland, où est situé le domaine principal des comtes de Fitzwalter.

LA RARA
6 1971
DEL TOECNTO

LES RUINES
DE
SAINTE-MARGUERITE
OU
LE SOLITAIRE,

Mélodrame en trois Actes, mélé de Chants, Danses et Combats.

Le Théâtre représente une Caverne, ou plutôt une Chapelle construite dans un Souterrain : elle est éclairée par une lampe. On voit un Autel dans le lointain, et une tombe sur la droite.

ACTE PREMIER.
SCÈNE PREMIÈRE.
MARGUERITE, ALICE.

MISS.

Le père Augustin, ce vénérable solitaire, n'est pas encore de retour.

ALICE.

Miss, il faut l'attendre, David m'a bien assuré qu'il ne manquerait point au rendez-vous; il a des choses essentielles à vous apprendre.

MISS.

Hélas ! tout est mystère autour de moi, excepté le nom de mon père, et ce qui a devancé ma naissance est un secret que je ne puis pénétrer. Ce bon Augustin, qui, d'accord avec vous, m'a protégée depuis mon bas âge, ne m'est lui-même connu que par ses soins et sa tendresse.

ALICE.

Vous étiez encore au berceau, lorsqu'il vint habiter cette ténébreuse retraite, abandonnée depuis long-temps, et dont l'ap-

proche seule inspirait de l'effroi aux habitans de ce pays. Le premier jour qu'on le vit sortir de ces ruines que les temps ont consacrées par une crainte religieuse, on fut saisi de terreur; mais les fréquentes visites du vertueux Fitzwalter, votre honoré père, les témoignages d'amitié qu'il donnait à ce solitaire ne furent pas long-temps un secret pour les vassaux, et les rassurèrent enfin : le respect fit place au soupçon, et bientôt on eut la plus grande vénération pour un homme qui, dans la fleur de son âge, s'était volontairement dévoué à la retraite et à une vie aussi exemplaire. Quand on le connut mieux, on prit pour pour sa personne un vif attachement, et il était bien fait pour l'inspirer; plein de douceur près du pauvre et de l'être souffrant; bon même avec le méchant qu'il s'efforçait, par de douces remontrances, de ramener dans le sentier de la vertu.

MISS.

Il n'est donc sévère que pour lui?

ALICE,

En un mot, ses vertus et ses actions le font regarder comme le père, le bienfaiteur de tous les habitans de la contrée.

MISS.

Il contribue au bonheur de tous, et le bonheur semble n'avoir jamais été fait pour lui. Hier, en parlant du roi, de la cour, combien son âme était émue.

ALICE.

Cela est vrai, Miss.

MISS.

Malgré son extrême maigreur et ses cheveux blancs, on voit bien qu'il n'est pas aussi âgé qu'il le paraît.

ALICE.

Vous pouvez avoir raison, il a tout au plus cinquante ans. Quant au reste, le peu de ce qui le concerne m'aya été donné sous le sceau du secret, je ne trahirai pas sa confiance.

MISS.

Bonne amie, ce que j'ai entendu a plus d'une fois excité ma curiosité; mais je ne prétends pas partager ce dépôt sacré : mon père l'aimait, vous le respectez, c'est ce qu'il m'importe de savoir, et dans ce jour je veux lui dévoiler le seul secret que j'ai pu avoir pour lui.

ALICE.

Un secret..... et je l'ignore!

MISS.

Pardonnez, tendre amie, mais il y a si peu de temps que j'ai lu dans mon âme.

ALICE.

Je vous comprends, Miss,

MISS.

Les chagrins qui ont assailli mon berceau, l'espèce d'abandon de la part de ma mère, qui semble ne se servir de ses droits que pour m'éloigner d'elle ; les persécutions que l'amour du fils de son époux me prépare ; le voile du mystère, dont vous et Augustin avez jusqu'à ce moment entouré ma jeunesse : tout aurait dû, je le sais, combattre dans mon cœur une passion funeste. Si l'objet de mon amour ne peut m'être accordé sans frapper de déshonneur les noms illustres des ancêtres que vous me supposez quelquefois, et sur lesquels vous gardez tous un cruel silence.

ALICE.

Oui, souvent par excès de tendresse, j'ai pensé enfreindre les ordres du père Augustin, qui seul peut vous donner une explication que vous sollicitez depuis long-temps. Quant à l'amour que vous a inspiré Léopold.....

MISS.

Eh bien ! bonne amie.....

ALICE.

Sans l'approuver, je ne puis le blâmer.

MISS.

Tout en lui décèle une âme élevée, et cependant ce qu'il dit de sa naissance semble le démentir : il est, s'il faut le croire, fils d'un simple paysan.

ALICE.

Cependant son langage...., les talens qu'il possède.....

MISS.

Aussi, dit-il, que maltraité par son père, il trouva un azile près d'un religieux avec lequel il a long-temps voyagé, et qui soigna son éducation. Ah ! née dans une classe obscure et sûre du cœur de Léopold, je l'aurais préféré à tous les hommes ; mais hélas !.....

ALICE.

Quand on est bon, vertueux, qu'importe le sang qui coule dans nos veines.

MISS.

Qu'importe? ah ! les hommes sont là ; l'opinion, reine d'un monde orgueilleux, frappe, et le préjugé vous condamne. Non, miss Fitzwatter ne peut être l'épouse de Léopold ; mais aussi elle ne sera jamais celle de lord Delauney, ni de tout autre. Léopold, pour prix de ton courage, tu m'as demandé le nom de frère. ... Eh bien ! tu le seras ; je sacrifierai dans un cloître, cette vie que je te dois ; je te prouverai, que ne pouvant être à toi, je ne veux être à personne, je porterai le souvenir d'un amour innocent dans la solitude, et invoquant un dieu de bonté je le prierai pour toi.

ALICE.

Miss, quelqu'un s'avance.

SCÈNE II.

MARGUERITE, ALICE, DAVID.

DAVID.

Ah ! je vous trouve, dame Alice.

ALICE.

Qu'avez-vous de nouveau à m'apprendre, bon David ?

DAVID.

Le père Augustin suit mes pas : lady et lord Delauney viennent d'arriver, et comme sir Charles, leur fils, nous l'a dit il y a trois jours, les gens du château ont ordre de tout préparer pour recevoir demain le roi Henri, il fait, à son favori, l'honneur de le visiter.

MISS.

Quel nouveau malheur !

DAVID.

Consolez-vous, Miss, la providence est là : depuis long-temps elle veille sur vous, pourquoi craindre qu'elle vous abandonne ?

MISS.

Lord se servira de son crédit sur l'esprit du Monarque, pour me forcer à épouser son fils.

ALICE.

Ayez plus de confiance dans la sagesse du père Augustin ; il a écarté jusqu'à présent les dangers qui vous ont menacée, même dans le sein de votre mère ; il saura encore vous sauver de l'ambition de Lord, et de la haine de Milady son épouse.

DAVID.

Sans doute, Miss...., car le père Augustin a appris cette nouvelle avec joie.

MISS.

Avec joie !

ALICE.

Voilà donc le premier moment de plaisir que je lui connaisse depuis vingt ans.

DAVID.

Mais je l'entends, je vous laisse, et retourne au château, pour examiner ce qui s'y passe et voir si l'on ne trame rien dont je ne doive avertir notre bon solitaire. (*trait de musique*).

SCÈNE III.

MARGUERITE, ALICE, AUGUSTIN.

AUGUSTIN.

Je vous salue dame Alice.... Bonjour belle et infortunée Marguerite.

MISS.

Ah mon père, qu'avez-vous ? Vous me semblez plus défait, plus triste que de coutume.

AUGUSTIN.

L'arrivée de milady en ces lieux qu'elle avait abandonnée depuis cinq ans, époque de son hymen avec lord Delauney, me fait craindre qu'ils n'y viennent que pour arracher la victime qu'ils doivent immoler à leur cupidité et qu'ils n'ayent changé le projet qu'ils ont d'abord eu, d'unir le fils de Lord avec Isabelle votre sœur, que vous ne connaissez pas, et qui est le fruit du second hymenée de votre père : en outre, l'arrivée du roi, en me donnant de l'espoir, me rappelle des souvenirs..... Des souvenirs.... O grand Dieu, ayez pitié de moi : j'implore votre clémence, pardonnez mes crimes, sauvez la fille de mon ami et ensuite reprenez cette vie que vous m'avez donnée dans votre colère !

ALICE.

Quoi ! vous invoquez la mort, vous....

MISS.

Ah ! si cela est, priez aussi que le même coup nous frappe tous trois, car si nous avions le malheur de vous perdre, il ne nous resterait plus d'amis sur la terre.

AUGUSTIN.

Ma chère enfant !....

MISS.

Oui, votre enfant, que ce nom m'est précieux !

AUGUSTIN.

Oubliez miss, ce que je viens de vous dire : le désir que j'ai formé est sans doute coupable, mais hélas ! il est involontaire, il est des maux que la mort seule peut faire oublier : malgré ces cheveux gris qui ombragent mon front et la sainteté des vœux que j'ai formés, de pénibles souvenirs déchirent encore mon cœur, je suis homme et je ne puis oublier ce qui fit le bonheur de ma jeunesse et ce qui condamne mes vieux jours aux plus cruels remords.

MISS.

Epanchez dans ce cœur qui vous chérit le récit de vos maux.

AUGUSTIN.

Le tems est venu où je pourrais vous confier mes peines ; mais la circonstance m'ordonne de ne m'occuper que de vous : oui Marguerite, l'incertitude de votre sort, vos vertus, votre jeunesse privée de tout protecteur demandent beaucoup de courage.

MISS.

Mon cœur formé par vous, a soutenu jusqu'à présent les malheurs qui l'ont menacé.

AUGUSTIN.

Bientôt s'écroulera l'édifice élevé par un vil intérêt : vous touchez à votre majorité, l'instant décisif approche où nous saurons si vous devez être enfin retablie dans les biens et les honneurs qui vous appartiennent, ou si vous serez condamnée à passer le reste de vos jours dans une obscurité qui ne vous était pas destinée. Si la justice des hommes se manifeste à votre égard ; ne vous énorgueillissez pas des faveurs de la fortune, et si vous succombez, souvenez-vous que cette vie est passagère et qu'elle fuit comme un songe.

MISS.

Je vous obéirai dans tout ce que vous m'ordonnerez, mais pensez-vous que Milady ma mère.....

AUGUSTIN.

Milady, votre mère !.... Non, elle ne l'est point.

MISS.

Qu'entends-je !

AUGUSTIN.

Je dois, je puis enfin vous dévoiler ce secret..... Apprenez-donc,..... mais avant, voyons si personne ne peut nous entendre.

ALICE.

Excepté David, moi et Léopold, nul mortel ne porte ici ses pas.

AUGUSTIN.

Hier cependant, un imprudent a osé..... Revenons à vous, Miss. Vous reçûtes le jour de Blanche, fille du comte de Stanley, unie par un hymen secret au baron de Fitzwalter, mon ami d'enfance et compagnon d'armes, qui m'aida, par sa valeur, à mettre sur le trône, le comte de Richemont, aujourd'hui Henry VII. Votre naissance coûta la vie à votre mère. L'ordre d'un père sévère força deux ans après Fitzwalter à épouser en secondes noces Edithde-Montfort, fille d'un riche banquier, aujourd'hui Lady Delauney, qui eut de son premier hymen avec votre père, Isabelle qui est élevée à Londres, comme unique héritière de tous les biens de vos ancêtres. Votre ayeul, en forçant mon ami à cette union, désirait purger de fortes hypothèques qu'avait le père de Milady sur le patrimoine de Fitzwalter.

MISS.

MISS.

Excusez mon père ; mais que suis-je donc, si Isabelle est seule héritière ?

AUGUSTIN.

Lady vous a fait élever comme une fille naturelle du baron.

MISS.

Et pourquoi ce mariage resta-t-il ignoré ?

AUGUSTIN.

A cause d'un article du testament du père de Lady, qui enjoignait la clause expresse du mariage de Fitzwalter avec sa fille, et pendant la vie de votre grand-père, le devoir, les prières de votre mère expirante, forcèrent mon ami au silence. A la mort du vieux baron, votre ayeul, la prudence engagea son fils à tenir le même plan de conduite jusqu'à ce que, par son économie, il eût pu libérer ses dettes, afin de vous laisser un patrimoine digne de la fille aînée des barons de Fitzwalter ; c'est ce qu'il allait exécuter lorsque la mort l'enleva, et ce mystère eut été bientôt reconnu, lorsque par une perfidie inconcevable son testament a disparu, c'est ce qui est cause que, jusqu'à présent, Lady vous fait passer pour étrangère à sa famille.

MISS.

Je sens que je dois tout employer pour être publiquement reconnue comme la fille du baron.

ALICE.

Oui Miss, c'est du fond de cette tombe que vos ancêtres vous ordonnent de proclamer hautement vos droits. C'est dans cette antique chapelle, au pied de cet autel, tombant en ruines, que les auteurs de vos jours se sont jurés une fidélité eternelle..... Le comte de Hoffmann.....

AUGUSTIN.

Quel nom rappellez-vous, dame Alice ! Hélas ! vous le savez, il est mort (*à part*) au monde.. ..

ALICE.

David et moi fûmes les témoins.

AUGUSTIN.

Le ministre qui reçut leurs sermens n'est peut-être plus ; on ignore le lieu de sa retraite, c'est le sujet du voyage que le bon et vertueux Léopold a entrepris.

MISS.

Le vertueux Léopold !

AUGUSTIN.

Vous soupirez, Marguerite.

MISS.

Mon père.....

AUGUSTIN.

En vain vous gardez le silence, mais j'ai lu dans votre cœur.

MISS.

Et vous me condamnez !

AUGUSTIN.

J'ai aimé aussi. (*à part*) Et j'aime encore. (*haut*) Non Miss, je vous plains, mais je ne puis approuver votre amour que lorsque rentrée dans tous vos droits, vous pourriez décider vous même, s'il vous appartient de recompenser, par le don de votre main, les vertus de Léopold, ou si vous devez au monde le sacrifice d'un amour dont l'objet ne peut être ni plus vertueux, ni plus digne.

MISS.

Ah mon père ! que cette indulgence porte le calme dans mon ame !

AUGUSTIN.

Instruite de votre naissance, n'allez pas chère Marguerite, vous écarter de ce que la prudence exige encore. L'époque définitive de votre majorité sera venue demain.... Je sens que pour réunir tous les droits dans sa famille, Milady au défaut d'Isabelle, favoriserait l'amour qu'a conçu pour vous sir Charles, le fils de lord Delauncy. Hier ce jeune imprudent, pour qui rien n'est sacré, quand ses passions sont contrariées, a osé se servir du moyen le plus bas, pour savoir quel intérêt guidait vos pas vers ce réduit solitaire.

ALICE.

Comment, ce bruit d'hier.

AUGUSTIN.

Oui, cet éclat de rocher qui est tombé près de cet autel, a croulé sous les pieds de sir Charles : il nous écoutait....

ALICE.

Heureusement que l'entretien n'a pu l'instruire suffisamment... Mais comment savez-vous que c'était lui ?

AUGUSTIN.

J'ai des preuves incontestables : mais Miss il faut retourner au château, une trop longue absence pourrait engager Lord et Lady à s'opposer à vos promenades habituelles.

ALICE.

Allons, ma jeune amie, il faut avoir le courage de quitter cette retraite, où nous avons trouvé tant de consolations.

MISS.

Adieu mon père : mais du moins ménagez-vous. Ne vous laissez point abattre par vos chagrins : souvenez-vous des obligations que vous vous êtes imposées, nous n'avons plus que vous seul pour ami, pour guide et pour défenseur.

AUGUSTIN *la baisant sur le front.*

Du courage Miss..... Demain peut amener un beau jour pour la fille de mon ami.

MISS.

Il sera le plus beau de ma vie, s'il peut apporter quelque remède à vos maux. (*Elles sortent.*)

SCENE IV.

AUGUSTIN,

A mes maux ! Hélas ! qui pourra jamais les calmer !... Malheureux !..... Dis plutôt monstre qui a violé toutes les lois divines et humaines ; comment la pitié des hommes a-t-elle pu te laisser cette retraite ? Eh ! c'est toi qui ose défendre les droits de Marguerite ! Ta bouche impure osera-t-elle parler de vertu devant ton roi ! Oublies-tu que par-tout où tu es, on ne doit s'attendre qu'à des désastres. Ton poignard n'est-il pas toujours prêt à détruire ! O mon Dieu je t'invoque, non pour moi, je ne puis obtenir grace devant ta justice, mais double mes tourmens et protège la fille de Fitzwalter, sa voix plus pure que la mienne sort de sa tombe et invoque ta clémence..... Mais..... Quel bruit se fait entendre.... Serait-ce mon cher Léopold..... Non, un étranger.

SCÈNE V.

AUGUSTIN, SIR CHARLES.

SIR CHARLES.

Mon père, excusez, si je viens vous troubler dans votre solitude ; je me nomme Charles, fils du lord Delauncy, je désire vous demander vos conseils et votre appui : je pense, que connaissant le rang de mon père et la faveur dont il jouit auprès du roi, vous daignerez me les accorder.

AUGUSTIN.

Ce réduit solitaire et sauvage doit vous dire que mon cœur est fermé pour jamais aux vains noms dont on se décore dans le monde. Vous êtes homme, et ce titre me suffit ; pour tout ce que l'honneur peut avouer, Seigneur, comptez sur moi ; mais je ne vois guère comment les conseils d'un pauvre solitaire peuvent être de quelqu'utilité au fils de lord Delauncy.

SIR CHARLES.

Pardonnez, vous le pouvez beaucoup, et pour ne pas laisser vos esprits en suspens, vous saurez que j'ai conçu la passion la plus vive pour Marguerite Fitzwalter, et que mon intention est de l'épouser.

AUGUSTIN.

Vous m'étonnez, et je croyais que vous ne vous connaissiez que depuis trois jours.

SIR CHARLES.

Cela est vrai ; n'est-elle pas faite pour être adorée ?

AUGUSTIN.

Je le pense comme vous ; mais vos caractères se conviennent-ils ? êtes-vous sûr de son agrément ?

SIR CHARLES.

Pas encore, mon père : vous avez, dit-on, beaucoup d'empire sur elle ?

AUGUSTIN.

Du moins, je le crois.

SIR CHARLES.

Et tous ceux qui vous connaissent n'hésitent pas à se conduire d'après vos conseils.

AUGUSTIN.

Sir Charles, je vous l'ai dit, depuis long-temps mon âme est flétrie, et si elle pouvait encore être sensible, ce ne serait point au langage de la flatterie. Ce que vous venez de me dire suffit pour me déterminer à rejetter votre demande, sur-tout dès que vous me parlez d'influencer Marguerite.

SIR CHARLES.

(*A part*) Quel orgueil ! (*haut*) Mais mon amour est pur, et je ne desire que son bonheur.

AUGUSTIN.

Je ne suis point chargé de répondre pour miss Fitzwalter ; mais je la connais assez pour savoir qu'elle ne consentira jamais à une union clandestine. Lord et Lady sont-ils instruits de votre inclination ? pensez-vous qu'ils vous donnent leur consentement ?

SIR CHARLES.

Jusqu'ici il m'a été impossible de leur demander ; mais en supposant que je veuille leur en faire un mystère, je ne serais pas la seule personne qui aurait des secrets pour Lord et son épouse.

AUGUSTIN *sèchement.*

C'est ce que j'ignore, et ce qu'il m'importe peu de savoir ; quant à vous, il me semble que les liens du sang et le devoir vous commandent une déférence à leur volonté, qu'ils ne sauraient exiger d'autrui.

SIR CHARLES.

Je sais que vous faites vos efforts pour faire reconnaître publiquement Marguerite, comme fille légitime du baron de Fitzwalter ; mais sur mon honneur, aucun motif d'intérêt ne me guide dans cet instant.

AUGUSTIN.

Vous m'assurez sur votre honneur que l'intérêt ne vous guide pas dans cette circonstance ; mais comment voulez-vous que je m'est quelque confiance dans l'honneur d'un homme qui, au milieu des

ombres de la nuit, profite de la sécurité d'autrui pour surprendre bassement des secrets.

SIR CHARLES.

Père, vous vous oubliez : quoique votre habit vous protége, vous devriez vous rappeller ce que vous devez à mon rang.

AUGUSTIN.

Tant que vous vous en souviendrez vous-même, je ne l'oublierai pas.

SIR CHARLES.

Je vous le repète, votre habit seul.....

AUGUSTIN.

Je n'ai pas toujours eu besoin de cet habit pour dire la vérité, ma bouche sçut autre fois la faire entendre au sein des cours, comme mon bras sçut aussi défendre les opprimés.

SIR CHARLES.

Vous oubliez que je ne suis venu dans ces lieux que pour vous demander des conseils et un appui.

AUGUSTIN.

Des conseils..... Eh bien ! Je vous en donne : un appui, sachez en être digne.... vous avez eu la coupable indiscrétion d'ecouter.

SIR CHARLES.

Moi.

AUGUSTIN.

Oui ; et c'est par ce moyen odieux que vous avez surpris une légère partie des secrets de Marguerite.

SIR CHARLES.

Mais avant de vous permettre de me soupçonner avec tant de légereté d'un action que j'avoue être blâmable, quelle preuve avez-vous que j'aie écouté et entendu votre conversation.

AUGUSTIN.

A votre âge on peut s'égarer ; mais persister et ajouter le mensonge à l'erreur, c'est prouver que le cœur est corrompu.

SIR CHARLES.

Père Augustin !

AUGUSTIN.

Lord Delaunoy !

SIR CHARLES.

Vous comptez sur ma patience et ma modération.

AUGUSTIN.

Vous vous trompez ; je ne compte que sur moi : apprenez que pour commander aux autres le respect, il faut se respecter soi-même. Si cependant il entre dans vos goûts de commettre des actions semblables, ressouvenez-vous d'abord, d'ôter les plumes de votre chaperon : vous ne les portez, sans doute, que pour vous distinguer du vulgaire, et comme une marque de votre rang et de vos dignités.

SIR CHARLES.

Elles sont dues à ma naissance, et aux exploits.....

AUGUSTIN.

Oui, aux exploits de vos ancêtres. Eh bien ! jusqu'à ce jour elles sont de trop.

SIR CHARLES.

Augustin, vous abusez de votre position et de la mienne.

AUGUSTIN.

Je vous le repète, elles sont superflues et même nuisibles dans de telles circonstances, puisqu'elles servent à vous découvrir. (*Il tire une plume de dessous sa robe.*) Témoin celle que j'ai trouvée ce matin dans un coin de la chapelle : elle est absolument semblable à celle que vous portez maintenant..... (*Charles reste interdit.*) Vous gardez le silence..... sir Charles, je ne suis l'ennemi de personne, je ne puis être le vôtre : je ferai donc part de vos intentions à Marguerite.

SIR CHARLES.

Ah ! père Augustin, que je me repens.....

AUGUSTIN.

Mais je ne ferai rien, je ne dirai rien qui puisse influencer sa conduite. Quant à la justice de sa cause, j'en abandonne le soin à celui qui la protège dès le berceau, et je ne doute pas qu'il ne fasse pour elle tout ce qu'il jugera convenable pour son bonheur... Mais excusez, sir Charles, je ne puis m'arrêter plus long-tems mes devoirs m'appellent et je cours les remplir. (*Il sort.*)

SCENE VI.

SIR CHARLES.

Qu'il en a coûté à mon cœur, de dissimuler avec toi, cénobite hypocrite ; mais ma vengeance n'est que différée, et puisque tu ne veux, ni ne peux servir mon amour, je saurai seul conquérir l'objet qui l'a fait naître et bientôt l'arrogante Marguerite sera en mon pouvoir, non comme épouse, mais comme une victime qu'il faut sacrifier à ma passion à mon intérêt : et quand le violent desir que ses charmes m'ont inspiré, n'aura plus rien à demander, je remplirai les vœux de mon père, qui veut m'unir à Isabelle, l'unique héritière de ces vastes domaines. (*Il sort.*)

SCENE VII.

AUGUSTIN, DAVID.

AUGUSTIN *soutenant David qui fond en larmes.*

Calmez vos sens, mon digne ami, pourquoi ces larmes ?

DAVID.

Mon cher maître, quand le malheur m'accable, où puis-je me refugier, si ce n'est auprès de ceux qui m'apprendront à le supporter avec courage.

AUGUSTIN.

Si telle est la cause qui vous conduit ici, mon bon David, je ferai de mon mieux pour vous être utile.

DAVID.

Non, respectable maître; depuis deux cens ans mes ancêtres sont au service des Lords Fitzwalter. On voit encore au château, les chambres on chacun d'eux a terminé sa carrière. Dans les cloitres de ce monastère on distingue leurs tombeaux. Autour du château s'élève le monument en mémoire de leur fidélité. Jusqu'à ce jour, il n'a jamais été fait mention qu'aucun de nous ait éprouvé la disgrace d'être chassé; cet affront m'etait réserve, mais je me console, en voyant que la main qui me frappe, n'appartient pas à la famille de Fitzwalter.

AUGUSTIN.

Chassé! l'ai-je bien entendu? A-t-on pu faire cette injure à la mémoire de mon ami, en outrageant de cette sorte un vieillard qui fut toujours son plus fidèle serviteur.

DAVID.

Je serais loin de me plaindre, si.....

AUGUSTIN.

Prenez courage: vous vivrez assez long-tems pour présenter encore la coupe à l'héritière légitime de ce château, car n'en doutez pas, elle rentrera un jour dans tous ses droits.

DAVID.

Que Dieu vous entende. Ah! que ne puis-je avancer ce jour heureux aux dépens de ceux que le ciel me reserve. Affaibli par l'âge, j'approche du terme de mon existence et je crains de mourir trop tôt, parce que mon témoignage est d'un grand poids.

AUGUSTIN.

Heureusement j'ai pris les plus grandes précautions et s'il plaisait au ciel de nous appeller à lui, Miss trouverait une amie puissante, dans le couvent de Westminster, dont la superieure a le contrat de mariage de Blanche et du père de Marguerite. Je le lui ai fait passer, d'après l'estime et le respect que tout le monde lui accorde, c'est auprès d'elle que Léopold est allé.

DAVID.

Mon cher maître, j'entends du bruit.

AUGUSTIN *remontant la scène.*

C'est peut-être Marguerite et dame Alice.

DAVID.

Non, car je crains qu'elles ne puissent revenir ici.

AUGUSTIN.

Comment ?

DAVID.

Milady la traite avec dureté et mépris. Lord Delauncy la menace de la tenir enfermée.....

AUGUSTIN.

Enfermée !

DAVID.

Si elle s'obstinait à vous voir.

AUGUSTIN.

Ciel ! cet obstacle renverserait mes projets, il faut les soustraire à leurs tyrans.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LEOPOLD.

LEOPOLD *appelant de loin.*

Père Augustin !

DAVID.

On vous appelle.

LEOPOLD.

Père Augustin !

AUGUSTIN *remonte vers la chapelle.*

L'ai-je bien entendu ?

LEOPOLD.

C'est votre fils.

AUGUSTIN.

Mon Dieu, soit béni ! tu me renvoyes Léopold.

LEOPOLD *volant dans ses bras.*

Mon père .... Ce retard vous a donné de l'inquiétude.

AUGUSTIN.

Mon cœur commençait à s'attrister de votre absence.

LEOPOLD.

Madame la supérieure du couvent de Westminster ne m'a laissé retourner vers vous que sur la condition expresse sanctionnée par un serment devant l'Eternel, qu'aussitôt Marguérité rentrée dans ses biens, je guiderais moi-même vos pas vers son couvent.

AUGUSTIN.

Moi !

LEOPOLD.

Vous, mon père, elle a de grands secrets à vous dévoiler.

AUGUSTIN.

Des secrets.

LEOPOLD.

Elle seule, a-t-elle dit, peut faire cesser vos peines... Voici deux lettres, l'une pour vous et l'autre je ne peux la remettre qu'au Roi, elle m'a assuré que vous me donneriez le moyen de parvenir jusqu'à lui.

AUGUSTIN.

Oui mon ami, et dès demain.... Mais comment sait-elle que des chagrins....

LEOPOLD.

Je l'ignore, mais je ne puis vous peindre quel fut l'état de surprise, de douleur et de joie, quand je lui ai remis votre lettre. O caractère sacré! s'est-elle écriée! puis tombant entre les bras des religieuses qui l'entouraient, elle ne revint que pour porter son attention sur moi... Helas, vous le dirai-je! j'ai cru en ce moment partager l'intérêt que votre lettre avait fait naître. Enfin, après la lecture; jeune homme, me dit-elle, le ciel vous a donné d'une extérieur heureux, veillez à ne jamais dégrader, par vos actions, ce don de la nature. Interrogé par elle sur ma naissance, je lui ai dit ce que j'en savais: huit jours après, lorsque je pris congé d'elle, elle me serra contre son sein, et me dit, les larmes aux yeux: pendant votre séjour dans le couvent, j'ai eu lieu d'apprendre des choses qui vous concernent et vous touchent de près; mais il n'est pas encore tems mon fils de vous instruire: un jour vous retournerez dans les bras de votre père, oui je vous le prédis, votre mère vous pressera contre son sein et vous trouverez le prix de vos vertus.

AUGUSTIN.

Je ne suis point étonné de l'intérêt que vous avez inspiré; moi-même je l'ai ressenti en vous voyant pour la première fois... Mais donnez la lettre qui m'est destinée.

LEOPOLD.

La voici.

AUGUSTIN *regardant l'adresse.*

Ciel! que vois-je! puis-je en croire mes yeux?

DAVID.

Qu'avez-vous?

AUGUSTIN *se remet de sa faiblesse et la décachette.*

Ce n'est rien..... *Il lit la signature* ADELAIDE: il tombe évanoui.

LÉOPOLD *le soutenant.*

David, il se meurt.

DAVID.

Je vais chercher le seul remède qui le rende à la vie quand ces accès le prennent.

LÉOPOLD.

O, mon Dieu! rappellez ce bon veillard à la lumière. Ses vertus, ses malheurs ne trouveront-ils pas grace devant vous?

DAVID *lui fait respirer des sels.*

Léopold ne perdez pas courage ; vous savez qu'il est sujet à ces attaques.

AUGUSTIN *revenant à lui et comme égaré.*

Où est est-tu femme adorée?..... Se pourrait-il ?.... Mais non : envain je voudrais me faire illusion , hélas ! c'est une erreur , une ressemblance.... Un jeu du hazard ou de mon imagination affaiblie.... Il s'asseoit.... Où suis-je !

LEOPOLD.

Dans les bras de votre fils :

AUGUSTIN.

Mon fils ! hélas! que ne dis-tu la vérité ! laissez , laissez-moi , je ne suis pas digne de vos soins ; les fautes de ma jeunesse m'accablent au déclin de ma vie ! tous les maux inventés par les hommes ou par les démons ne sont rien auprès de ceux que nous préparent les remords.

DAVID.

Ah ! père , vous ne vous rendez pas justice.

LEOPOED.

Tout autour de vous ne respire que les vertus. Eh ! si comme vous le dites , vous connaissez un remord , tant d'années d'une vie exemplaire ne sont-elles pas suffisantes pour le faire oublier.

AUGUSTIN, *avec l'accent du désespoir.*

Jeune homme , et toi veillard respectable, (*il le mène à l'avant-scène.* Voyez ces mains , l'océan est trop petit pour en laver les taches.

LEOPOLD.

L'océan a des bornes , mais la sagesse divine n'en connaît pas.

AUGUSTIN *indique du doigt la lettre qui est à terre.*

Mon fils , donnez , donnez-moi cette lettre.

LEOPOLD *la ramasse.* Augustin *lit.*

La sœur ADÉLAIDE....,

ADÉLAIDE ! Quoiqu'inconnue du père Augustin n'est pas moins pénétrée de respect pour ses vertus , dont la reputation est parvenue jusqu'à elle....

Mes vertus.... ah! ce n'est point elle ; mais cette écriture !...

» Comme lui , elle s'est soustraite aux vanités du monde , les » affections terestres ne sont plus rien pour son ame , depuis » qu'un lien sacré l'a séparée du monde ; et elle n'a plus d'autres » plaisirs sur terre que celui de soulager l'infortune. Tout ac- » cuse Marguerite , on ose la faire passer pour le fruit d'une » union illicite : non seulement je vous renvoyo le contrat de » mariage que vous aviez fait déposer entre mes mains , mais » encore la déclaration du ministre qui a uni Blanche au baron

» de Fitzwalter : cette déclaration est datée d'un an, époque où » ce veillard est venu rendre le dernier soupir dans notre cou- » vent : je remets au jeune Léopold que vous appellez votre » fils, et à qui ma tendresse donne le même nom, une lettre qui » ne peut être decachetée que par le roi ; elle pourra lui faire » connaître sa famille, que j'ai découverte pendant son séjour. » ici ; mais il faut que vous le présentiez, je sais que vous » en avez le pouvoir..... Ensuite, venez visiter ma retraite, » et je pourrai verser un baume salutaire sur les maux qui vous » accablent.... Ils me sont connus.

Sœur ADÉLAIDE, abbesse de Westminster. »

Quel mistère !..... Quoi Léopold vous ne seriez pas le fils d'un paysan !

LEOPOLD.

Je vous ai dit la vérite.

AUGUSTIN.

Non, non, vous êtes vous-même dans l'erreur.... Vos traits ne me sont point inconnus.... Le son de votre voix me semble familier ; et je suis bien trompé si je ne vois en vous le fils de la comtesse de Hoffmann.... (*à part*). Mais que dis-je ! il n'est plus : il est mort, assassiné sur le sein de sa mère expirante.

LEOPOLD.

Hoffmann.... Mais.... Ce nom.... Je l'ai entendu prononcer à madame Adelaide.

AUGUSTIN.

Adélaide ! eh ! elle a frémi d'horreur !

LEOPOLD.

Au contraire, toute l'ame de l'amour et de la sensibilité était dans le son de sa voix ; mais, de grace, quittons un entretien qui semble r'ouvrir la plaie de votre cœur, et daignez m'instruire si Marguerite.....

DAVID.

Elle est malheureuse, et je crains que dans ce moment elle ne soit condamnée à une prison dont on ne peut prévoir le terme.

LEOPOLD.

Marguerite opprimée !

AUGUSTIN.

Lord Delauncy et son épouse sont de retour ; demain je ferai valoir ses droits en présence du monarque ; cependant je crains, d'après le rapport de David, pour sa sûreté....

LEOPOLD.

Il faut la tirer des mains de ses oppresseurs.

DAVID.

Elle est observée de toutes parts.

LEOPOLD.

N'importe, je la délivrerai, et je la conduirai vers le couvent de dame Adelaide.

AUGUSTIN.

Plut-à Dieu, qu'elle y fût !

LEOPOLD.

Eh bien ! ordonnez : que faut-il faire ?

AUGUSTIN.

Généreux jeune homme, que voulez-vous entreprendre contre la force.

LEOPOLD.

On ne me connaît pas. Ne pourrais-je pas trouver le moyen d'être employé au service du château ?

AUGUSTIN.

Ce serait vous exposer à la vengeance d'un homme puissant et vindicatif.

LEOPOLD.

Notre vie ne doit être estimée que par le noble emploi que nous en faisons. Partout où la vertu invoquera mon secours, je saurai braver le danger Il n'est point d'armure qui puisse être comparée à l'approbation de notre conscience et à la certitude que nous combattons pour le triomphe de la vérité.

AUGUSTIN.

J'aime votre enthousiasme, mon ami, je me rends à ta prière : que le ciel veille à ta conservation. Léopold, notre connaissance est bien récente, mais ta perte me plongerait dans la plus grande douleur : reçois aujourd'hui le seul present que je puisse te faire..... Ces papiers que j'ai mis en règle pendant ton absence et que David eut été chargé de te remettre, en cas que l'Eternel eût fixe le terme de mes maux, contiennent un abregé de ma vie et une donaton bien en règle sur une partie de mes biens.

LEOPOLD.

Quoi, mon père !

AUGUSTIN.

Prends, je te l'ordonne, et puisque tu crois pouvoir délivrer Marguerite, tu la conduiras dans le souterrain adossé à celui-ci ; l'entrée n'en est connue que de nous deux : vous, David, il faut retourner au château.

DAVID.

Moi, jamais.

AUGUSTIN.

Je vous en prie.

DAVID.

Je ne puis m'y résoudre.

AUGUSTIN.

Je l'exige : l'intérêt de Marguerite le veut.

DAVID.

J'obéirai donc.

AUGUSTIN.

Bientôt je suivrai vos pas : mais avant je veux adresser ma prière au ciel, pour qu'il donne assistance à l'entreprise de mon fils.

LEOPOLD.

Oui mon père, je réussirai et bientôt la vertueuse Miss sera dans les bras de son protecteur. (*Il se jette dans ses bras.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle d'un ancien et gothique château, sur un des côtes est pratiqué un entresol, dont la fenêtre donne sur la salle. La fenêtre doit être assez large pour que deux personnes puissent y paraître. En face une table ronde sur laquelle un thé est preparé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ETIENNE, JACQUES.

ETIENNE *mouillé, secoue son chapeau et Jacques prépare la table.*

PESTE soit du tems. Ah! mon jeune maître, vous pouvez retourner à la caverne tant que vous voudrez, mais pour Etienne, non, parbleu!

JACQUES.

De quoi te plains-tu? Il est généreux.

ETIENNE.

C'est vrai; mais entends-tu l'orage? Il semble que tous les diables soient descendus du haut des montagnes.

JACQUES.

Le père Augustin les a tenus sous sa puissance depuis plusieurs années.

ETIENNE.

Oui: mais ce qui se passe au sujet de Marguerite, l'aura, sans doute, irrité. Elle est si belle, si aimable..... Si le père Augustin a de l'empire sur les malins esprits, sans doute il peut les lâcher à son gre.

JACQUES.

Mais comment supposer que le vieil hermite ait acquis un tel pouvoir sur les malins esprits.

ETIENNE.

Pourquoi? Dame, c'est à force de prières et de jeûnes.

JACQUES.

Si c'est là le moyen de s'en rendre maître, ils ne seront jamais sous mes ordres: mais Etienne, qu'est-ce qu'un esprit?

ETIENNE.

Ce que c'est qu'un esprit, dame..... C'est ce que tant de monde voudrait être, et ne peut.....

JACQUES.

Mais en as-tu vu quelques-uns?

ETIENNE.

J'ai entendu des bruits horribles pendant les nuits. Ce soir en revenant avec lord Delauncy, j'ai vu.....

JACQUES.

Eh bien ! quoi ?

ETIENNE.

J'ai vu marcher à mes côtés.....

JACQUES.

Marcher à tes côtés.....

ETIENNE.

Ah ! bon Dieu, je suis encore transi de peur,..... J'ai, j'ai vu une grande bête qui.....

JACQUES.

Eh bien ?

ETIENNE.

Une grande bête, qui.... Ahi ! Ahi !

JACQUES.

Goddem ! qu'as-tu ? je ne vois rien, moi... Ah bas ! tu as eu, je crois, peur de ton ombre.

ETIENNE.

Peur de mon ombre. Ah; non : personne ne me dissuadera que ces malins esprits ne soient déchaînés au milieu de cette tempête.

JACQUES.

En vérité, j'aurai soin de ne pas me rencontrer avec eux, à moins qu'ils ne viennent ici me prendre par le bout du nez.

ETIENNE.

Le tonnerre ne cesse pas.

JACQUES.

Goddem ! c'est dommage, il faisait si beau quand Mylord a donné l'ordre de la fête de demain. Tournois, bal et grand festin.

ETIENNE.

Grand festin !

JACQUES.

Chût..... On vient..... (*Il regarde la table.*) Voilà tout qui est prêt pour le thé.

SCÈNE II.

LADY DELAUNCY, DAVID.

LADY.

David, je veux bien encore excuser votre attachement pour Mar-

guerite ; vous occupez une maisonnette et quelques terres dépendantes des domaines de Fitzwalter : j'ai quelques raisons de croire que le baron voulait vous en gratifier pour récompenser vos longs et affectueux services, et quoiqu'il n'en ait pas formellement manifesté l'intention, je veux exécuter ses projets à cet égard. (*David la salue en signe de reconnaissance.*) Il n'est plus: J'aurai pour vous les mêmes bontés que lui, mais je veux être traitée avec franchise et sans aucune réserve : loin de moi, ces intrigans mal-adroits qui, sous l'apparence de la douceur et de la religion, ne cherchent à scruter nos actions que pour séconder leurs intentions perfides, dussent-elles porter atteinte à la fortune et à l'honneur de la famille du baron.

DAVID *d'un ton modeste, mais ferme.*

S'il existait des hommes aussi pervers, puissent-ils être bientôt dévoilés et voir tomber sur eux-mêmes le mal qu'ils se proposaient de faire ! Je suis vieux, mais s'il le fallait, je retrouverais tout le feu de ma jeunesse, et rien ne me paraîtrait impossible pour venger la mémoire d'un maître révéré.

LADY.

Vous vous emportez : songez, David, que vous ne devez pas avoir ici moins de respect que de zèle.

DAVID.

Je vous demande pardon, madame; mais les glaces de l'âge n'ont pas étendu leur effet jusques sur mon cœur.

LADY.

C'est assez, il vous suffit de savoir que je puis vous rendre service et que j'en ai la volonté. Vous connaissez, j'en suis certaine, tout ce qui a rapport à Augustin, Dites-moi qui il est, quelles raisons l'ont engagé à une retraite aussi sévère.

DAVID.

Ce sont ses malheurs ; Milady, je le suppose, qui l'ont dégoûté du tumulte et des vicissitudes de la vie. Quant à son premier état, il était honorable et sa famille distinguée.

LADY.

Vous supposez..... et c'est là tout ce dont il vous plait de m'instruire : voulez-vous, David, me forcer à vous faire repentir de cette discrétion injurieuse pour moi.

DAVID.

Si j'étais réellement instruit de tout ce qui concerne le respectable hermite ; et si cela m'eut été confié sous le sceau du secret, que penseriez-vous de moi, Milady, lorsque j'aurais eu la foiblesse de le trahir.

LADY.

Vous n'auriez fait que remplir un devoir en obéissant à des ordres qui doivent être sacrés. L'autorité que pouvait avoir sur vous le feu Lord, m'est dévolue : j'ai droit au même respect de votre part.

DAVID.

DAVID.

Je le sais Milady.

LADY.

Et la preuve que j'exige de votre soumission est de répondre aux questions que je vous ai faites.

DAVID.

Je conçois toute l'étendue de mes obligations envers vous, mais ce que vous me demandez en ce moment.....

LADY.

Eh bien !

DAVID.

Est impossible.

LADY *tirant une bourse.*

Impossible.....

DAVID.

Si j'ose refuser Milady, c'est que je n'ai point mérité ce nouveau bienfait.

LADY.

David !

DAVID.

Mon maitre d'auguste mémoire m'a souvent dit : oubliez tout ce que vous savez d'Augustin, et jamais ne divulguez de ses secrets que ce qu'il voudra divulguer lui-même. Si je lui desobéissoit, je ne serois pas digne de la confiance qu'il a daigné mettre en moi.

LADY.

Insolent, je n'oublierai jamais cette opiniâtreté. Retirez-vous et songez à ne jamais vous permettre la moindre indiscrétion à mon égard.

DAVID.

Ma conduite passée, celle que je viens de tenir avec Milady, doivent lui prouver que David sait respecter ses maitres.

LADY.

Allez, sortez.

SCENE III.

LADY.

Non, je ne puis me dissimuler que cet Augustin ne m'inspire une crainte secrete que le crédit et la faveur de mon époux ne peuvent calmer. Cependant le testament est anéanti, tous les papiers du baron n'existent plus ; et rien ne peut aider Marguerite à se faire reconnaître : Blanche, tu m'enlevas le cœur de Fitzwalter, je n'ai pu me venger sur toi de cette injurieuse préférence : rivale odieuse, tu n'es plus, mais du moins je te poursuivrai dans le gage chéri de tes amours ; puissent ses larmes couler sur ta tombe et communiquer à tes cendres tous les tourmens que je lui prépare.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

MARGUERITE, ALICE, SIR CHARLES.

SIR CHARLES.

Miss, j'admire votre courage : la solitude, le lieu de vos promenades n'ont de charmes que pour vous. Vous avez là, je le sais, un bon religieux à qui vous rendez de frequentes visites.

ALICE.

Cela est vrai.

SIR CHARLES.

Augustin est bien heureux, Miss : la jeunesse et la beauté bravent tout pour lui rendre visite. Les horreurs dont sa demeure est, dit-on, environnée, l'humidité de la nuit sont de légers obstacles.

MARGUERITE.

Je ne sais s'il est heureux, mais si la vertu est la vraie source du bonheur, personne ne le mérite mieux que ce bon solitaire.

SIR CHARLES.

Je ne suis pas en faveur auprès de lui ; j'ai voulu le consulter sur un objet qui me touche vivement ; mais je n'ai pas eu un accueil favorable.

MARGUERITE.

Je vous conseille donc de ne plus y penser, car il ne se trompe guère dans sa manière de juger.

SIR CHARLES.

Ce conseil est plus aisé à donner qu'à suivre : vous connaissez, sans doute, le motif qui m'a conduit vers lui, et quoique votre réponse me regarde directement, ne puis-je cependant pas espérer que vous daignerez un jour m'écouter plus favorablement.

MARGUERITE.

J'ignore en qu i je puis vous être utile, dans tous les cas comptez sur ma franchise.

SIR CHARLES.

J'entends Milady, c'est avec regret que je vous quitte ; et je me retire pour penser avec moins de distraction à vos charmes. (*à part.*) Il faut préparer ma vengeance. (*Il la salue.*)

SCÈNE V.

MARGUERITE, ALICE, LADY et LORD DELAUNCY.

LADY, *à Marguerite qui veut sortir.*

Restez, Marguerite, Lord et moi nous voulons vous entretenir sur un objet intéressant.

LORD.

Je remplis, malgré moi, une mission que la présence de Milady aurait dû m'épargner; mais elle le veut : vous savez, Marguerite, que malheureusement pour la mémoire de votre père il prit soin de vous, comme de sa fille légitime ; sa veuve fut assez faible pour vous continuer les mêmes bontés : aujourd'hui en récompense de tant de bienfaits, vous vous étudiez à ourdir des trames criminelles avec un vieil hermite et cette femme. (*Il indique Alice.*)

LADY.

Et vous ne cherchez qu'à calomnier ceux à qui vous devez l'existence.

LORD.

Comme je désirerais cependant vous mettre à l'abri de la honte et de l'infamie, j'ai bien voulu condescendre jusqu'à vous faire ces observations, et si vous persistez dans votre folle opiniâtreté, je serai forcé d'agir avec une sévérité qui répugne à mon caractère.

MARGUERITE.

Milord, je vous remercie d'avoir épargné à Milady, la peine de me faire des reproches qui me sont moins sensibles de votre part, attendu qu'il n'existe entre nous aucun lien consacré par la nature. Milord, mon père ne s'est point déshonoré en elevant sa fille dans sa maison, il aurait plutôt encourru ce reproche en chassant un enfant qui ne l'avait jamais offensé. Je remercie lady Delaunay de toutes les faveurs dont elle m'a comblée : pour ce qui est de mes complots avec ce vieil hermite, si vous voulez parler ici du père Augustin, combien vous vous trompez !

ALICE.

Il ne peut être soupçonné d'une action semblable, sa vertu est trop bien établie pour que la calomnie puisse l'atteindre.

MARGUERITE.

Oui, ses sentimens sont aussi élevés que les miens, que les vôtres, Mylord.

MILADY.

Cet éloge, dans votre bouche, ne peut qu'augmenter les soupçons que nous avons formes sur lui.

MARGUERITE.

Il fut le seul et véritable ami de mon père : ce dernier voulut que dès mon enfance, je le regardasse comme un second lui-même. Aujourd'hui que j'ai appris à le counaître, il occupe cette place honorable dans mon cœur et je le respecte au-delà de toute expression.

LORD.

Quant à vous, Alice, faites attention à ce que, dans votre conduite, rien ne puisse déplaire à Milady : vous êtes trop âgée pour vous procurer un autre asyle, mais je ne souffrirai pas dans ma maison des gens qui conspirent contre mon honneur.

MARGUERITE.

Chassez-nous ensemble, madame. Quelque soit le sort qui attende dame Alice, je veux le partager.

ALICE.

Tranquillisez-vous Miss. Milord ne parle ici que de ceux qui sont capables de conspirer contre son honneur. Quant à notre séparation, ne craignez rien, elle est impossible!

LADY.

Impossible !

LORD.

Femme audacieuse !

ALICE.

Oui, Milord, son respectable père qui se plaisait à rendre justice à mes services, y a pourvu même lors de son second mariage: rien ne peut arracher Miss de mes bras, si je n'y consens, à moins qu'on ne viole ouvertement toutes les lois divines et humaines.

LADY.

Milord, vous souffrez, en ma présence, que ces deux femmes...

LORD.

Marguerite, vous voulez me forcer à un acte de violence; eh bien ! ce soir même, vous serez privée d'une liberté que vous avez si mal employée

MARGUERITE.

Dussiez-vous me renfermer dans un cachot, je proclamerai....

LADY.

Oui, un cachot sera votre partage.

MARGUERITE.

Eh bien ! Mes persécuteurs souffriront plus que moi. Du fond de ce même cachot, mes prières s'éleveront jusqu'aux pieds de l'éternel, ce souverain juge connait votre cœur et le mien et il jettera sur moi un œil de miséricorde.

LADI.

Pour la dernière fois, cessez ce langage altier, je ne veux pas être insultée dans ma maison par la fille de Blanche Stanley.

MARGUERITE.

Je suis incapable d'insulter personne, Madame. La fille de Lady Fitzwalter ne s'abaissera jamais à se disputer avec qui que ce soit, à moins que son honneur, ou celui de ses parens outragés ne demande hautement qu'elle embrasse leur défense !

LADY.

Indigne enfant, fruit d'une union illicite, oses-tu bien te glorifier de ce qui fait ta honte.

MARGUERITE.

Ma honte ! qu'elle retombe sur ceux qui ont cherché à ternir

la réputation de mes parens ! Lord Fitzwalter, en épousant ma mère, fut autant honorée, qu'il l'honora : elle ne lui apporta pas, il est vrai, de grands biens, mais de la beauté, de la vertu et ce qu'elle avait hérité de plus précieux de ses ancêtres, un nom à l'abri de tout reproche.

LADY.

Osez-vous répondre avec tant d'arrogance ?

LORD.

Retirez-vous dame Alice, afin que personne ne soit témoin de son insolence.

ALICE *passe du côté de Miss, la prend par la main pour l'emmener.*

Miss, venez : nous ne pouvons nous séparer.

LORD.

N'avez-vous pas entendu ? si vous n'obéissez sur-le-champ, je vous fais chasser honteusement du château.

ALICE.

Honteusement ! vous ne le pouvez Milord : je vous obéirai dans tout ce qui sera juste : mais quand vous ordonnez que je me sépare de Marguerite, vous savez que vous excédez votre pouvoir On me verrait les mains levées au ciel, aller de ville en ville, de maison en maison, me plaindre à haute voix de votre tyrannie. J'en demanderais vengeance aux hommes et au ciel : vous êtes riche, je suis pauvre ; mais ici bas, le faible comme le puissant peut enfin réussir à obtenir justice.

LORD *à part à Milady.*

Leur fermeté m'étonne, il faut encore dissimuler.

ALICE.

Lady, rappelez-vous des conditions auxquelles vous vous êtes soumise près du baron : oserez-vous les enfreindre? pourrez-vous chasser de ce château une domestique blanchie par les ans, à cause de son attachement pour la fille de ses maîtres : réfléchissez-y bien, Madame, avant de réitérer votre ordre. Voyez mes larmes, voyez celles de Miss qui réclame une mère....

LADY *a part.*

Une mère.

ALICE.

Songez que vous me plongeriez dans un abîme de malheurs, et que le blâme en retomberait sur vous.

LADY.

Mon intention n'est pas de vous renvoyer, à moins que vous ne m'y forciez. Et vous Marguerite, si vous ne cherchez pas à m'irriter par une coupable résistance, je veillerai à vos intérêts, mais je n'entends pas être bravée avec cette insolence.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. JACQUES. ETIENNE.

JACQUES *apportant le thé.*

Mylord et Milady sont servis.

LORD DELAUNCY *donne la main à Milady.*

Margnerite, prenez place avec nous.

MARGUERITE.

Milady l'ordonne.

(Elle lui fait un signe d'approbation. Marguerite se place, Alice aussi, mais seulement à côté d'elle.)

LORD.

Etienne, où est mon fils?

ETIENNE.

Milord, il prépare ses armes pour le tournois de demain.

(On entend le jeu d'une flute, ou d'une guittare. Tout le monde est surpris. Le tonnerre gronde.

JACQUES.

(Jacques à part, il est à l'avant scène, à côté d'Etienne, et à l'opposé de Milord.

En vérité, si c'est là un des malins esprits dont parle Etienne, il faut convenir qu'il est charmant.

LADY.

Quels sons agréables : ah Milord, par-tout je reconnais vos soins.

LORD.

Je vous avoue, Mâdame, que mon amour pour vous n'a pas été jusqu'à prevoir.....

LADY.

Quoi, ce prélude n'annonce point un concert?

ETIENNE.

Que le ciel ait pitié de nous! non, Milady, ce n'est point un prélude, ou si cela en est un, il est d'un mauvais augure.

LORD.

Que veux-tu dire imbécille?

ETIENNE.

Je dis qu'il y a ici quelque chose de surnaturel; demandez plutôt à Jacques.

JACQUES.

Ma foi, je ne connais, dans le fait, aucun musicien dans le

hameau ; et depuis la mort du baron, le son d'aucun instrument n'a frappé nos oreilles.

(*On entend, de nouveau, jouer.*)

LORD.

Allez voir quel est ce musicien, et faites le entrer.

ETIENNE.

Miséricorde ! je parie que l'on ne trouvera pas un être vivant.

LADY.

Dans le fait, quel homme....

ETIENNE.

Oh ! ce n'est point un homme, mais un esprit malin.

MILADY.

Pendant cet orage, s'arrêter à la porte pour jouer de la flute ?

LORD.

Allons, ouvrez, et voyez quel est cet homme.

ETIENNE.

Vous le voulez....

LORD, *fait signe que oui.*

Je l'ordonne.

ETIENNE *s'approchant de Jacques.*

Jacques !

JACQUES.

Hein !

ETIENNE.

Jacques, mon bon Jacques, viens avec moi.

JACQUES.

On ne m'en a pas donné l'ordre.

LORD.

Eh bien ! Etienne ?

ETIENNE *tremblant plus fort grossissant sa voix.*

J'y vais.... J'y vais Milord.... Jacques... Tu as peur.

JACQUES *faisant le rassuré.*

Moi, non, non.

ETIENNE.

Ce soir je te régalerai d'un pot de strong beer.

JACQUES.

De strong beer, çà donne des forces.

ETIENNE.

d'un verre de rhum.

JACQUES.

Tu me tentes.

ETIENNE.

De Rake.

JACQUES.

Tu me séduis..... Allons.

ETIENNE *prenant un flambeau.*

Allons Mylord, j'y vais.....

(*Ils ouvrent la porte. Un coup de tonnerre se fait entendre. Etienne et Jacques tombent à genoux en voyant un nègre qui est sur le seuil de la porte. Milady effrayée se lève.*)

ETIENNE.

C'en est fait de moi, miséricorde !

JACQUES.

C'est le diable ! (*Lord se lève et va vers le nègre.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS. CUTHBERT.

LORD.

Qui que tu sois, entre : et vous, n'avez-vous pas de honte d'être épouvantée à la vue d'un misérable Ethiopien.

(*Il se rasseoit, on ferme les portes.*) Approche.

CUTHBERT.

Volontiers.

LORD.

D'où viens-tu ?

CUTHBERT.

D'un pays où la chaleur du soleil rend les hommes noirs, et les fruits excellens.

LORD.

Comment se nomme ton pays.

CUTHBERT.

Un monde.

LORD.

Quel est ton père ?

CUTHBERT.

Un homme.

LORD.

Où reste-il ?

CUTHBERT.

Chez lui.

LORD.

Tu es un fat.

CUTHBERT.

Je ne suis pas seul de mon espèce.

LORD.

LORD.

Qui t'a appris à jouer de la flute?

CUTHBERT.

Moi-même.

LORD.

Où vas-tu?

CUTHBERT.

Je l'ignore, mais je me plairais bien ici.

LORD.

Que sais-tu faire?

CUTHBERT.

Ce qu'on me commande.

LORD.

Fort bien.... Joue-nous de la flute.

CUTHBERT.

Vous me nourrirez.

LORD.

Oui. N'as-tu que ce talent? (*Il joue.*)

CUTHBERT.

Celui de chercher à plaire et d'aimer ceux qui me font du bien. Dans mon monde la reconnaissance marche également avec la piété filiale.

LORD.

Milady que pensez-vous de cet homme?

LADY.

Son originalité m'amuse.

LORD,

Il me convient: sais-tu chanter?

CUTHBERT.

Oui, Milord, quand j'ai le cœur gai.

LORD.

J'ai envie de te prendre à mon service.

CUTHBERT.

Je vais donc chanter.

ROMANCE.

Consolante et douce espérance,
Charme d'un meilleur avenir!
Porte à la timide innocence
L'avis qu'on va la secourir.
Bientôt la beauté qu'on outrage
Pourra triompher à son tour.
Ainsi, le plus affreux orage
Est l'avant-coureur d'un beau jour.

MARGUERITE *à part.*

Quel son de voix ! mon ame est émue.

Envain une avengle puissance
A cru te soumettre à ses loix :
Grace à ta noble résistance
Tu n'as rien perdu de tes droits.
Rassures-toi, noble victime !
Le ciel est juste, il te défend.
Le persécuteur qui t'opprime
Court droit au piège qui l'attend.

ALICE *à part.*

Tout ceci me paraît extraordinaire.

LORD.

Eh bien ! Milady ?

MILADY.

Il chante passablement bien, mais sa romance est d'un triste..... Il a de beaux traits..... Son port même est noble.

LORD *à Cuthbert.*

Quel est ton nom ?

CUTHBERT.

Cuthbert.

LORD.

Supposons que je te prenne à mon service, comment te conduiras-tu ?

CUTHBERT.

Comme mes camarades..

LORD.

Seras-tu honnête ?

CUTHBERT.

Que me donnerez-vous ?

LORD.

Quel est ton prix ?

CUTHBERT.

Je n'aime pas l'argent.

MILADY.

Qu'aimes-tu donc ?

CUTHBERT.

Le bœuf, le vin et une femme.

LADY.

Supposons que Milord y consente, de quelle utilité lui seras-tu ?

CUTHBERT.

Je mangerai, je boirai; et quand j'aurai fini, j'irai me coucher, à l'exemple des autres.

LADY.

La nature n'a donné à cet être que le sens de l'ouie,

LORD.

Veux-tu être mon fou ?

CUTHBERT.

Non, je le serai de Milady, si cela ne vous déplaît pas, et votre bouffon, Milord..... (*Lady rit.*)

LORD.

Sois honnête, je te prends à mon service. Conduis-toi bien avec tes camarades.

CUTHBERT.

Se conduiront-ils bien avec moi ?

LORD,

Je le pense.

CUTHBERT.

S'ils ne se conduisent pas bien, je les battrai.

LORD *riant.*

Gardes toi d'agir ainsi : il faut au contraire chercher à leur plaire.

CUTHBERT.

Je commencerai par les battre, et je leur plairai après.

JACQUES *à Etienne.*

Garre à toi.

ETIENNE.

C'est le diable ; te dis-je.

LORD.

Ses saillies me font rire : pourrais-tu me dire quelle est la plus belle de ces dames ?

CUTHBERT.

Oui, si vous pouvez me dire quelle est la moins orgueilleuse.

LORD.

Je ne sais si tu n'es pas bouffon plutôt que fou.

CUTHBERT.

Ne dois-je pas être l'un et l'autre ?

DAVID.

Milord, le père Augustin.....

LADY.

Augustin !

DAVID.

Demande l'honneur de parler à sa grace.

LORD.

Qu'il soit introduit. (*à Cuthbert.*) Allons Cuthbert, tu es un ami de la gaité : va, bois, mange, et sèche tes habits : tous les jours, aux heures du repas, tu viendras amuser la société.

CUTHBERT.

Oui, Milord, si elle m'amuse. *Il sort avec Etienne et Jacques qui en ont peur.*

LADY.

Marguerite et vous dame Alice, retirez-vous dans votre appartement : sous peu vous saurez mes dernières intentions. (*Marguerite et Alice se retirent en saluant.*)

LORD.

Quel motif amène cet hermite que je ne connais pas ?

LADY.

Vous allez juger le saint personnage et être témoin de son arrogance : mais Mylord, si vous m'en croyez, il vient se mettre à votre discrétion.

LORD.

Quoi ! vous voulez que j'abuse.....

LADY.

Profitez de l'occasion, pour vous rendre maitre de sa personne : qui sait de quoi il est capable ! Demain il pourrait devant le roi... . Mais le voici.

SCENE VIII.

MILADY, LORD, AUGUSTIN.

AUGUSTIN, *la salue.*

C'est à Milord Delauncy que j'ai l'honneur de parler ?

LORD.

Oui père ! Quel est donc votre but en répandant affirmativement dans le monde que Marguerite doit jouir d'un sort qui, d'après la certitude que j'ai du contraire, me paraît une chimère.

LADY.

Si elle avait quelques prétentions, comme vous le publiez, pourquoi son père n'en aurait-il pas fait une déclaration solemnelle?

AUGUSTIN.

Le baron guidé par les sevères principes de l'honneur ; était dans cette intention ; mais une mort trop précipitée l'enleva..... La veille de ce jour fatal, il était occupé à écrire son testament : il n'eut pas le tems de le finir : il avait choisi ses tuteurs, ainsi que ceux d'Isabelle : la confession de Blanche Fitzwalter, etait annexée à ce testament, le baron y avait appose son sceau.

LADY.

C'en est trop de donner en ma présence ce nom à Blanche Stanley.

LORD.

Mais, père, songez-vous, en supposant votre assertion vraie, que mon épouse avait une hypothèque sur plus de la moitié de son bien.

AUGUSTIN.

Je le sais, mais je sais aussi qu'au moment de la mort du baron, on trouva dans son cabinet plus de six mille marcs d'argent, et plusieurs bijoux de différens prix qu'il avait ordonné, par son testament, qu'on vendit, afin d'acquitter les sommes qui vous était dues. Milady, c'est ce que j'affirmerais à la face du ciel.

LADY.

Vous!..... J'ignore entièrement ce que vous voulez dire.

AUGUSTIN.

Vous rougissez, Milady, je vois votre émotion avec plaisir, elle prouve que vous n'avez pas fermé l'oreille à la vérité.

LORD.

Lâche hypocrite, savez-vous devant qui vous êtes et à qui vous parlez.

AUGUSTIN, *avec indignation.*

Lâche!.... Mais, non, je dois tout sacrifier : oui je sais, que je parle à Lord Delauney, élevé à cet honneur par la faveur de Henry VII et à son épouse, la fille d'Edouard de Mont-Fort.

LADY.

Insolent! eh! qui es-tu? Réponds, si tu l'oses.

AUGUSTIN.

Qui je suis?..... Un être souffrant et malheureux : cependant vous pourrez, sous peu, en savoir davantage, si cela vous intéresse et vous assurer en même-tems, que Marguerite aura justice; car je publierai à haute voix les iniques complots qu'on trame contre elle; j'irai moi-même, s'il le faut, jusqu'aux pieds du trône.

LORD.

Toi! toi, te présenter devant le roi! pauvre hermite, la tête te tourne : tes pareils sont à peine reçus dans ses derniers antichambres. Retires toi, nous n'avons que trop perdu de tems pour entendre un homme de ton espèce! Ecoutes-bien, gardes-toi de remettre le pied dans cette maison, tu serais cause que Marguerite continuerait de nourrir dans son esprit ses sottes idées; et se déshonorerait en fuyant; ne cherches donc pas sa perte.

AUGUSTIN.

J'eusse désiré, Mylord, que cet entretien eut pu ramener madame à des sentimens plus justes; mais quelque puissant que vous pensiez être, Miss a un ami dans le monde plus grand que vous, et un autre dans le ciel qui connait la justice de sa cause, et qui ne l'abandonnera jamais. Demain naîtra un grand jour pour elle, et vous apprendrez qui je suis. *(Il sort.)*

SCENE IX.

LADY, LORD, ETIENNE.

LADY.

Eh bien ! Milord ?

LORD.

Je vous avoue que son caractère m'a inspiré une crainte assez forte pour me faire croire que Marguerite a des droits.....

LADY.

Non, Mylord..... Il n'a jamais existé de testament, et tout ce qu'il a dit est absolument faux.

LORD.

Vous l'assurez, je n'en doute plus; car sans prétendre céder de mes droits et des vôtres, je ne voudrais pas cependant augmenter ma fortune par celle qui serait acquise aux dépens de l'honneur et de la justice.

LADY.

Je pense comme vous, mais pour soutenir ces droits que je vous ai apportés, il faut agir avec prudence et avec énergie : vous ne pouvez plus laisser Marguerite libre.....

LORD.

C'est mon intention. (*Il prend une sonnette qui est sur la table et sonne.*) J'ai même été tenté de m'assurer.....

ETIENNE.

Que veut Mylord ?

LORD, *indiquant l'appartement qui est dans le salon.*

Faites préparer cet appartement, pour recevoir Marguerite et Alice ; dites-leur de venir.

ETIENNE.

C'est bon, Mylord. (*il sort.*)

LORD.

Oui, j'ai été tenté de m'assurer de la personne d'Augustin.

LADY.

Cela eut été prudent.

LORD.

Si l'on en croyait son langage, il espère être accueilli du roi.

LADY.

Il est homme à tout braver.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE, ALICE, CUTHBERT, ETIENNE.

(*Jacques apportant une lumière et montant dans l'appartement.*)

LADY.

Marguerite, je voulais conserver pour vous les mêmes bontés que j'ai eues jusqu'à ce jour ; mais la conduite de votre protecteur me force à agir autrement. Cet appartement qu'habita jadis ce vieux solitaire, sera le vôtre, et vous n'en sortirez que lorsque Mylord le jugera à propos.

MARGUERITE.

Milady use de droits qui repugneraient même à un père offensé. n'importe, il faut que j'obeisse et mon cœur qui met toute sa confiance en l'être juste, ne murmure point de cet inique arrêt. (*Elles montent à l'appartement.*)

LADY.

Mylord, c'est à vous d'achever ce que la prudence vous a dicte : je vais rejoindre mon fils et lui prescrire de veiller demain à empêcher qu'Augustin ne puisse approcher du château. (*Elle sort.*)

CUTHBERT.

Me voici à vos ordres, Mylord.

LORD.

Je ne t'ai point demandé ; n'importe, tu arrives à propos.

CUTHBERT.

Je m'en doutais. (*Etienne et Jacques redescendent.*)

LORD, *à Etienne.*

Fermez cette porte à double tour.

ETIENNE.

C'est fait.

LORD.

Etienne tu te feras aider seulement de Cuthbert..... (*A Cuthbert.*) Tu devines mes intentions?

CUTHBERT.

Non Milord, car vous seriez plus fou que moi.

LORD.

Cuthbert !

CUTHBERT.

Enfermer des femmes, c'est mettre le diable en cage.

LORD.

Tais-toi imbécille, et veille exactement à ce que demain ni tout autre jour personne ne puisse communiquer avec elles, ou sans cela....

CUTHBERT.

J'obéirai. (*Lord sort.*)

ETIENNE. *Bas à Jacques*

Jacques, va-t'en conduire les chevaux hors du parc, et baisse le pont levis, n'ouvre pas les portes; tiens, voilà les clefs, tu les laisseras dans leurs serrures.... Moi je vais tacher de gagner notre nouveau compagnon, il ne sera peut-être pas toujours aussi diable qu'il est noir. (*Jacques sort.*) Cuthbert!

CUTHBERT. *durement.*

Hein!

ETIENNE.

(*A part.*) Il me fait peur. (*Haut.*) veux-tu devenir mon ami?

CUTHBERT.

Non.

ETIENNE.

(*A part.*) Le chien d'homme? (*Haut.*) je te ferai gagner de l'argent.

CUTHBERT.

Je n'en veux pas.

ETIENNE.

Laissons là ce bourru, et allons prévenir mon jeune maitre... Adieu Cuthbert.

(*Il lui tend la main, Cuthbert la serre avec force.*)

CUTHBERT.

Adieu.

ETIENNE.

Ahi! ahi! (*Il emporte la lumiere.*)

SCENE XI.

MARGUERITE, ALICE, CUTHBERT.

ALICE, *ouvrant la fenêtre qui donne sur le salon.*

Je n'entends plus personne.

CUTHBERT.

Tous les gens du château, à l'exception d'Etienne et de Jacques, sont pris de vin et vont se livrer au sommeil.

MARGUERITE.

MARGUERITE.

Père Augustin, que votre génie protecteur veille sur l'enfant que votre tendresse a forme.

CUTHBERT.

Ici, il faut moins de courage que d'adresse : j'ai entendu leur complot : ils viendront sans lumière et probablement sans armes, car ils sont loin d'imaginer qu'ils en ayent besoin.....

ALICE.

Rassurez-vous, Miss.

CUTHBERT.

Croyant n'avoir affaire qu'à des femmes sans défense.

MARGUERITE.

Ah ! dame Alice..... Si Leopold était de retour.....

CUTHBERT.

A tout évènement je me suis muni, en partant, de l'épée et des pistolets du père Augustin.

MARGUERITE.

Ma chère Alice, l'entrée de ce Noir en ces lieux est une chose extraordinaire.

CUTHBERT.

Mais on parle, écoutons.

ALICE.

Sûrement, cette romance si tendre ne peut être que celle d'un être intelligent et sensible.

CULHBERT.

De la lumière. (*Il s'approche.*)

ALICE.

Je suis bien trompée, si ce n'est pas la voix du père Augustin.

CULHBERT.

Dieu : c'est elle ! Je la vois ! (*mettant la main sur son cœur.*) Ah ! mon cœur, etouffez ces sentimens, oubliez ses charmes et ne voyez que ses vertus et son malheur.

MARGUERITE.

Je ne sais, mais mon ame était émue.

ALICE.

Assurément cet homme n'est point tel qu'il veut paraître.

MARGUERITE.

L'expression de sa physionomie ; ce que j'ai remarqué.... Enfin, vous l'avouerai-je, sous ces traits hideux, j'ai cru voir la noblesse et la fierté de celui que mon cœur chérit.

CUTHBERT.

Qu'entends-je, elle aime.

ALICE.

Quoi, vous pourriez penser.....

MARGUERITE.

Non, c'est une illusion, mais je vois partout Léopold.

CUTHBERT.

Léopold, se peut-il !..... Dame Alice !

MARGUERITE.

L'ai-je bien entendu ? On vous appelle

CUTHBERT.

Dame Alice.....

MARGUERITE.

Entendez-vous ?

CUTHBERT.

Ma chère dame ! Un mot, un seul mot au nom de Dieu.

ALICE.

Qui m'appelle ?

CUTHBERT.

L'éthiopien

ALICE.

Que voulez-vous ?

CUTHBERT.

Ne vous effrayez pas : je ne suis rien moins que ce que vous pensez, la couleur de mon visage est empruntée.

MARGUERITE.

Je ne suis plus étonnée du trouble que cette voix a porté dans mon ame.

CUTHBERT.

Delauncy, fils, veut vous enlever cette nuit.

MARGUERITE.

Le monstre !

CUTHBERT.

Mais ne craignez rien. Je veille sur vous et le ciel protégera l'intérêt si tendre..... si respectueux que vos vertus et vos charmes m'ont inspiré.

ALICE.

Mais, qui êtes-vous ?

CUTHBERT.

Dame Alice, j'arrive du couvent de Wesminter.

MARGUERITE.

Ciel ! Léopold !

CUTHBERT.

Lui-même !

MARGUERITE, *à genoux.*

O sublime providence, je te remercie.

CUTHBERT.

Le père Augustin vous a menagé une retraite sûre..... Mais chut. J'entends du bruit..... Suivez vos ravisseurs. Il le faut, je serai là et je profiterai du piège qu'ils vous tendront pour vous remettre dans les bras du bon père....., j'entends des pas..... On s'avance.

(*Alice ferme la fenêtre. Cuthbert se range de côté, tire son épée et laisse tomber le paquet de papiers que le père lui a donné au premier acte.*)

SCENE XII.

SIR CHARLES, ETIENNE, JACQUES, *masqué.*

(*Jacques ouvre la porte qui donne sur jardin.*)

SIR CHARLES.

Et tu crois.....

ETIENNE.

Que le diable de Noir est couché.

SIR CHARLES.

La précaution que vous avez prise de vous masquer, vous garantit d'être découverts..... Jacques le pont-levis.....

JACQUES.

Est baissé.

ETIENNE.

Les clefs sont aux portes.

CUTHBERT.

Bien.

SIR CHARLES.

Les chevaux.....

JACQUES.

Sont frais, et nous mettrons bientôt à l'abri de toute poursuite.

ETIENNE.

Mais si nous sommes obligés de les emmener de force, nous pouvons être découverts

JACQUES.

Que faire de la vieille ?

SIR CHARLES.

Un mouchoir sur la bouche; il faut prendre cette précaution avec toutes deux..... Vous suivrez la route d'Edimbourg, je partirai demain à sept heures et je ferai toute diligence pour vous rejoindre. Allons Etienne, exécutons notre projet.... (*Etienne et Jacques montent.*

SIR CHARLES.

Enfin elle sera en mon pouvoir.....

CUTHBERT.

Le ciel en a décidé autrement.

SIR CHARLES.

Dédaigneuse Marguerite, tu as méprisé le don de mon cœur et de ma main.

ETIENNE.

Par ordre de Mylord, il faut nous suivre : si vous jettez un seul cri, nous serons forcés d'employer la violence.

MARGUERITE.

Où voulez-vous nous conduire ?

JACQUES.

Obéissez.

SIR CHARLES.

Ma vengeance et mon amour seront satisfaits..... Allons, montons.

LEOPOLD, *l'épée d'une main le pistolet de l'autre.*

Arrêtez ; Marguerite a un protecteur qui la défendra au péril de sa vie.

SIR CHARLES.

Quel est l'insolent qui ose m'adresser une pareille menace ?

LEOPOLD,

Un homme de votre rang n'a-t-il pas honte de venir, pendant la nuit, attenter à l'honneur d'une jeune et faible fille.

SIR CHARLES.

Téméraire qui es-tu ?

LEOPOLD.

Un ami de l'innocence.

SIR CHARLES.

Envain tu veux t'opposer à mes volontés.

LEOPOLD.

Renoncez à vos projets, et suivez-moi.

SIR CHARLES.

Traître, tuvas payer de ta vie.....

LEOPOLD.

Arrêtez, Mylord.

SIR CHARLES.

C'en est trop.

LEOPOLD, *laissant tomber son épée, saisit celle de Charles, et lui présente le pistolet.*

Un pas, vous dis-je, et vous êtes mort.

SIR CHARLES, *à demi-voix.*

Jacques ! Etienne !

LEOPOLD.

Envain, vous appellez, c'est divulguer votre honte, et votre père serait votre premier juge. Pour la dernière fois, retirez-vous, et demain au tournois vous reconnaitrez le défenseur de la beauté et de la vertu opprimée : retirez-vous, vous dis-je, ou vous n'êtes plus.

SIR CHARLES *se retirant.*

O rage !

LEOPOLD *allant vers la porte.*

Ciel protecteur, achève ton ouvrage.

ETIENNE *descendant en tenant Miss.*

Soyez tranquille.

JACQUES *tenant Alice,*

On vous respectera.

LEOPOLD.

Traitres, fuyez et reconnaissez Cuthbert.

ETIENNE.

Encore le diable.

CUTHBERT *ramassant son épée en donne des coups du plat à Etienne et à Jacques.*

Oui.

JACQUES *tombant à terre.*

Ah ! ah !

ETIENNE.

Je suis mort.

LEOPOLD.

Suivez-moi Miss.... Dame Alice, venez. (*Il leur donne la main.*)

MISS.

C'est vous Léopold ?

LEOPOLD.

Venez, les momens sont précieux. (*Ils sortent par la porte du parc.*)

JACQUES, *soulevant la tête.*

Etienne !

ETIENNE.

Jacques !

JACQUES.

Es-tu encore en vie ?

ETIENNE.

Je l'avais bien prévu que ce maudit Noir.....

JACQUES.

Tais-toi ?

ETIENNE.

N'était qu'un esprit méchant.

JACQUES.

Tais-toi donc, il n'a qu'a nous entendre.

ETIENNE.

Eh! que veux-tu qu'il nous fasse? ne nous a-t-il pas assez rossé?

JACQUES.

Que trop bien, mais il pourrait recommencer.

(*Ils veulent se relever, se heurent et retombent.*)

ETIENNE.

Ahi! ahi!

JACQUES.

Monsieur l'Esprit ayez pitié de nous.

ETIENNE.

Ayez pitié de nous.

JACQUES.

Vous êtes blanc comme neige, doux comme un agneau, bon comme du Rosbifé, et nous ne sommes que des maraud's.

ETIENNE *se relevant.*

Je suis moulu.

JACQUES.

J'ai l'échine brisée.

ETIENNE.

La tête fracassée.

JACQUES.

Chitt.... J'entends du bruit, on vient.

ETIENNE.

C'est peut-être notre jeune maître

JACQUES.

Non le diable l'a emporté.

ETIENNE.

Et de peur qu'il ne m'emporte, je m'en vais.

JACQUES.

Et moi aussi..... Tiens Etienne....

ETIENNE.

Quoi?

JACQUES *le prenant par dessous les bras.*

Ne t'en va pas seul, étant deux ce sera plus lourd à emporter.

(*Ils s'en vont, bras dessus, bras dessous,*)

SCENE XIII.

LORD DELAUNCY. SIR CHARLES.

(*Deux domestiques avec des flambeaux*)

SIR CHARLES.

Je ne sais, mon père; mais je vous assure que j'ai été attaqué et désarmé.

LORD.

Vous étiez seul ?

SIR CHARLES.

Oui, Milord..... (*portant les yeux sur l'épée de Léopold.* Tenez, voyez une seconde epée.

LORD.

Des papiers. (*Charles les ramasse,*) Voyons, ils pourront peut-être nous instruire de la cause de cet événement.

Il lit. « Confession terrible d'Augustin à Léopold, son fils d'adoption. »

Ciel ! je n'en puis douter, c'est lui qui a osé soustraire Marguerite à mon pouvoir. Mon fils, en vertu de mon droit de seigneur et haut justicier de ce canton, je puis m'assurer de sa personne, Prenez avec vous quatre de mes gendarmes, volez vers sa retraite ténébreuse, saisissez ce perfide, et qu'il soit conduit à la tour de l'Ouest.

SIR CHARLES.

Oui mon père, je cours executer vos ordres.

LORD.

Solitaire hypocrite, je vais savoir qui tu es, je t'aurai donc en ma puissance : l'enlèvement de Marguerite est un crime capital, et les lois serviront ma vengeance.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un endroit du parc, dans lequel on a établi une lice. Dans le fond un trône, des deux cotés une estrade. Le Roi est sur son trône, entouré des grands.

SCENE PREMIERE.

LE ROI. *Des chevaliers de sa suite.* MILADY, MILORD. *Des riches vassaux de Delauncy.*

LE ROI.

Lord Delauncy, la joie naïve de vos vassaux prouve que les bienfaits des maitres trouvent toujours leur recompense : et vous belle Lady, que les charmes de cette retraite ne vous captivent pas assez pour priver ma Cour de votre présence.

MILADY.

Sire, tant que mon époux jouira de la faveur de son roi, mon cœur sera jaloux de rendre chaque jour ses hommages à son bienfaiteur.

LE ROI.

Lord, j'ai lu les papiers que vous m'avez remis ; ils contiennent le récit d'un crime affreux. Une epouse assassinée par son mari, un enfant égorgé par un père, et le coupable a pu éviter si long-tems le châtiment dû à ses forfaits. A ce crime il joint encore celui de rapt et de séduction.

MILADY.

Oui, Sire, et depuis vingt ans, cet hypocrite a capté le respect et la vénération des simples habitans de la contrée.

LE ROI.

Il est, m'avez-vous dit, en votre puissance.

LORD.

Quand le hazard a fait tomber entre mes mains les preuves et l'aveu formel du crime, j'ai cru devoir employer mon autorité, et je l'ai fait arrêter.

LE ROI.

Avez-vous fait publier dans ce canton l'ordre à tous lords, ducs, pairs, de se trouver à la Cour de justice que je veux tenir à ce sujet ?

LORD.

Oui, Seigneur.

LE ROI.

LE ROI.

Quant au premier chef d'accusation, comme l'honneur de Marguerite est compromis et que la mémoire de son père, malgré cet écart, m'est encore chère, je ne puis, s'il se présente quelques chevaliers pour défendre sa cause, refuser le jugement de Dieu et le combat à outrance : quel est son accusateur ?

SIR CHARLES.

Moi, Seigneur.

LE ROI.

Vous ! quoi si jeune accuser la beauté ! il est si doux de la défendre et de la plaindre même dans ses écarts ! ... Cela suffit ; Lord Delauncy, donnez vos ordres, pour que la cérémonie puisse avoir lieu dans deux heures, et vous, madame, daignez-vous accompagner mes pas dans la visite que je veux faire de votre riche domaine ?

(*Il présente la main à Milady, et sort suivi d'une marche triomphale.*)

SCENE II.

DAVID *entrant après la marche.*

Simples habitans de la campagne que vous êtes heureux ! un moment de plaisir vous console de la servitude que vous endurez sous des maîtres durs et insolens..... O jour de fête que vous attristez mon cœur !..... Augustin jusqu'à quand le sort t'accablera-t-il ? homme malheureux, et plus à plaindre encore, tu gémis dans les fers. Tu souffres pour défendre l'innocence opprimée, et l'on ose t'accuser de forfaits qui révoltent la nature ! l'envie te calomnie, l'orage s'apprête, les nuages sont amoncelés autour de toi, par la haine et la crainte que ta vertu inspire : la foudre va te frapper, elle gronde sur ta tête, et Dieu seul connaît la pureté de ton ame.... Helas ! quels seront tes défenseurs ? Alice, moi : eh ! que peuvent nos faibles voix contre celles d'accusateurs riches et puissans !... Léopold... Et de quelle ressource sera son amitié, elle ne peut que former des vœux stériles.... Cette nuit, il est vrai, avant l'enlèvement d'Augustin, il a été armé chevalier des mains de ce noble comte.... Son courage pourra peut-être sauver l'honneur de Miss, mais que peut-il pour détourner les dangers qui menacent le bon père ?... Mais je vois Lord et son fils qui s'avancent : fuyons leurs regards, la vue des méchans est un supplice pour les honnêtes gens. (*Il sort.*)

SCENE III.

LORD. SIR CHARLES.

LORD.

Mon fils, d'après l'aveu que vous me faites de votre amour pour Marguerite, n'aurais-je pas lieu de craindre que ce ne soit vous qui l'avez soustraite à mon pouvoir. Ecoutez moi, Charles, vous m'êtes cher; l'ambition et la faveur de Henry n'ont point étouffé chez moi les sentimens d'un père : je puis, s'il le faut, faire reconnaître Marguerite pour légitime héritière, mais qui sait si après un tel sacrifice, ce vieillard, dont le sort est entre mes mains, et qui dans sa confession ne déchire pas le voile mystérieux qui couvre son origine, ne peut pas être contraire à l'union que vous desirez : j'ai donné ordre qu'on l'amena ici, avant qu'il soit traduit devant la Cour : je vais essayer par les menaces et les promesses, à lui arracher son secret : mais sait-on quel est celui à qui cet écrit est adressé. Ce Cuthbert est-il lui, ou plutôt Augustin déguisé?

SIR CHALES.

Léopold, ce nom est inconnu dans la contrée.

LORD.

Ne serait-ce pas ce rival qui vous est préféré?

SIR CHARLES.

Ciel! Que dites-vous Milord? vous m'ouvrez les yeux.

LORD.

Il faut un sentiment bien fort, bien énergique, pour donner à une fille le courage qui lui a tout fait braver.

SIR CHARLES.

Ah! mon père, vous m'effrayez : la rage s'empare de mes sens; oui, Marguerite est coupable, je serai son accusateur, et si mon rival se présente la mort seule pourra calmer la haine que je lui porte.

LORD.

De la prudence mon fils... Voici cet homme extraordinaire..

SCENE IV.

LORD, DELAUNCY, SIR CHARLES, AUGUSTIN, *amené par quatre gendarmes.*

LORD,

Malheureux, vous m'avez enfin forcé à employer l'autorité,

lorsque tout devait vous engager à ne point quitter votre retraite Répondez, Augustin, qui vous a engagé à enlever Marguerite ?

AUGUSTIN.

Est-ce à vous Milord à m'interroger, lorsque votre souverain doit me juger.

SIR CHARLES.

Vil séducteur, c'est toi qui l'a ravie au pouvoir de mon père.

AUGUSTIN.

Vous vous trompez.

SIR CHARLES.

Quoi, tu oses nier que tu ne sois venu la nuit dernière au château : moi-même j'ai entendu ta voix... Tu as attenté à ma vie.

AUGUSTIN.

Je ne puis répondre à de fausses accusations : la colère qui interroge, écouterait-elle la voix de la vérité ?

SIR CHARLES.

Lâche imposteur ! je jure sur mon honneur que je t'ai entendu.

AUGUSTIN.

Jeune homme, vous me demandez où est Miss ? c'est moi qui, en présence de votre père, vous somme de dire quels étaient vos desseins sur elle, cette nuit même ? parlez avec franchise, et je répondrai ensuite à vos questions.

LORD *sévérement.*

Mon fils !

SIR CHARLES.

Mes desseins..... Mon père seul a le droit de m'interroger.

AUGUSTIN.

Puisque vous ne jugez pas à propos de répondre, je vais vous prouver que vous n'avez rien à m'apprendre.

SIR CHARLES, *à part.*

Serait-ce lui ?

AUGUSTIN.

Le complot que vous aviez formé, ne tendait à rien moins qu'à arracher une jeune fille sans défense de la maison de ses ancêtres, pour la conduire en Ecosse : j'ignore quels étaient vos projets ultérieurs ; mais je crois en avoir dit assez.

LORD.

Il ne s'agit point ici des intentions de mon fils ; mais de Marguerite dont la fuite est votre ouvrage. Songez bien que ni votre sainteté apparente, ni votre hypocrisie ne vous déroberont à ma vengeance, si vous ne m'apprenez pas, sur-le-champ, comment elle a quitté le château et ce qu'elle est devenue.

AUGUSTIN.

Si j'ai participé à la fuite de Miss, me jugeriez-vous assez faible pour qu'un pareil secret puisse m'être arraché par des menaces ou par la crainte?

LORD.

L'indignité de ta conduite retombera sur ta tête : je soulevera! le masque qui te couvre, et les plus crédules rougiront de t'avoir respecté.

AUGUSTIN.

Il est tems, en effet, que les masques tombent et que les oppresseurs soient punis.

LORD.

Envain j'ai voulu employer la douceur, tu as méprisé ma clémence, bravé mon pouvoir, eh bien ! la vengeance seule dictera ma conduite : prépares toi à paraître devant les juges et à subir le châtiment le plus rigoureux. Gardes, reconduisez cet homme dans son cachot.

AUGUSTIN.

(*Aux gardes.*) Hommes imprudens, songez à ce que vous allez faire. (*Les gardes s'arrêtent.*) Et vous Lord, souvenez-vous que la justice est le premier devoir de l'homme élevé au-dessus des autres.

LORD.

C'est assez t'entendre ; réserves ta justification pour des juges qui sauront fléchir ton audace.

AUGUSTIN.

Le ciel, j'ose l'espérer, ne condamnera point la conduite que j'ai tenue envers vous, ni envers tout ce qui vous intéresse. Je ne crains donc pas le jugement des hommes, plût à Dieu que je n'eusse jamais été plus coupable !

LORD.

Vous avouez donc que l'enlevement de Marguerite n'est pas la seule faute, et que des crimes affreux.....

AUGUSTIN.

Des crimes affreux !....

LORD.

Sont la cause de la retraite que vous avez choisie..... Eh bien ! apprenez.....

AUGUSTIN.

Quoi Mylord?

LORD.

Qu'ils sont connus.

AUGUSTIN.

Connus, hélas!

SIR CHARLES.

Oui et les lois réclament un grand coupable.

LORD.

Augustin, je puis encore vous derober à leur vengeance.

AUGUSTIN.

A leur vengeance..... Oui, mais aux remords d'une conscience dechiree par les tourmens les plus affreux, le pouvez-vous?

LORD.

N'importe : voyez et reflechissez aux dangers qui vous entourent. Dites-moi où est Marguerite ; ou si vous êtes innocent de sa fuite, jurez sur l'honneur que vous n'avez aucune connaissance du lieu de sa retraite.

AUGUSTIN.

Vous eussiez dû commencer par me faire cette question, j'y eusse repondu.

SIR CHARLES, *à son père.*

Sa fierté fléchit enfin.

LORD.

Eh bien?

AUGUSTIN.

La fuite de Miss est un évenement auquel je n'ai point participé, mais je sais où on l'a conduite ; et je vous préviens que toutes les tentatives que vous pourrez faire pour la retrouver, sont inutiles ; elle ne doit reparaître que pour réclamer ses droits.

LORD.

Ses droits ! quels sont-ils? Quelles preuves....

AUGUSTIN,

Quant à cela je ne puis répondre..... Peut-être, jusqu'à présent, vous ai-je parlé avec trop d'aigreur, j'en demande pardon au ciel ! Mais permettez, qu'avant que nous nous separions, moi pour être condamné par ce tribunal devant lequel vous allez me citer, et vous pour accuser un infortuné qui n'a que trop souffert et accabler une fille sans defense, permettez que je vous tienne le langage d'un veritable ami.

LORD.

Vous, un ami !

AUGUSTIN.

Oui moi : retournez au château, interrogez Milady, tachez d'arracher du fond de sa conscience le secret qu'elle y tient enseveli : c'est le seul moyen de prévenir un eclat qui ne peut que vous déshonorer l'un et l'autre.

SIR CHARLES.

Quelle insolence !

AUGUSTIN.

Oui Mylord, je vous déclare la vérité, je la dois à tout homme, quelque soit son rang..... En ce moment un Dieu m'inspire. le voile de l'avenir se déchire devant mes yeux obscurcis par les larmes du repentir, je vois, ce soir même, Miss Fitzwalter rentrée en possession des domaines de ses ancêtres, et recevant devant vous accablé de honte, l'hommage de ses vassaux. Adieu Mylord. (*Il sort avec ses gardes.*)

SCÈNE V.

LORD, SIR CHARLES.

LORD.

Quel est donc cet homme qui tout en s'avouant coupable et se regardant comme condamné à la mort, conserve encore une noble fierté qui me ferait trembler, si je ne possedais la faveur du monarque. Il parait cependant, mon fils, que votre conduite, lui a donné le droit de vous faire des reproches.

SIR CHARLES.

Croyez-vous à de fausses accusations dictées par la rage.

LORD.

Je ne cherche point à approfondir votre conduite. Le moment décisif approche, si vous avez des torts, qu'un noble aveu les répare, ou que votre valeur vous justifie. (*Il sort.*)

SIR CHARLES.

Qui donc oserait se présenter pour défendre une femme ignorée à la cour et quand le fils de Lord Delauncy est l'accusateur : Oui, Marguerite, tu sera flétrie et ta honte rejaillira sur l'amant que tu me préfères; que ne puis-je te retrouver après mon triomphe; je jouirais de tes larmes et ta douleur ferait palpiter d'ivresse ce cœur que tu as dédaigné.

SCÈNE VI.

SIR CHARLES, DAVID.

DAVID.

Seigneur, vos écuyers vous attendent, tout se prépare pour le jugement de Dieu, et bientôt le sort des armes décidera l'innocence ou la perte de l'infortunée Miss.

(*On entend un appel de trompette.*)

SIR CHARLES.

J'entends l'heure du combat qui sonne et je cours à une juste vengeance. (*Il sort.*)

DAVID.

O Dieu qui connaît les cœurs, toi que rien ne peut tromper, vois mes larmes, j'élève vers toi mes mains suppliantes. J'invoque ton secours pour la vertu persecutée; ou reprends mon existence, s'il me faut voir le crime triompher plus long-tems.

SCENE VII.

ENTRÉE DU ROI, DES LORDS, MYLORD DELAUNCY, MILADY, SIR CHARLES, et dames de la Cour.

(*Habitans du pays.*)

LE ROI, *placé sur son trône.*

Nobles chevaliers, ma voix vous appelle en ce moment autour du trône, pour deux causes qui méritent toute votre attention; aidé de votre sagesse, je saurai punir les coupables, sans craindre de commettre un acte d'injustice, ou je confondrai l'accusateur, si la haine et le mensonge ont corrompu son cœur et dicté son accusation. Marguerite, fille naturelle du comte Fitzwalter, élevée par sa veuve qui voulut bien lui servir de mère, au mépris des lois sacrées de la reconnaissance a osé se jetter dans les bras d'un vil séducteur et a fui le toit hospitalier qui l'avait vu naître..... Senechal, faites paraître l'accusateur.

(*Le héraut d'armes introduit sir Charles. Il est cuirassé et s'avançant vers le roi, il s'incline.*

Chevalier, jurez sur l'honneur que vous croyez Marguerite Fitzwalter coupable et que nul sentiment de haine n'a dicté votre accusation.

SIR CHARLES.

Beau Sir, je jure foi de chevalier que l'accusation intentée contre Marguerite est moult-vraie, prenons le ciel à témoin et déclarons que tout chevalier loyal et déloyal, séducteur ou autres assez insenses, pour soutenir en champs clos, devant Dieu et justice Royale que Marguerite est innocente, en a menti par sa gorge, et jurons encore par St.-Georges que ce fer qui me fut donné en recevant l'ordre de chevalerie, le occira et que livrerai son corps pour servir de pâture aux oiseaux de proie.

LE ROY.

Quel est son séducteur?

LORD DELAUNCY.

Un homme qui depuis vingt ans habite les ruines de la cha-

pelle de sainte Marguerite, et qui, sous le voile de la religion, a employé sortilèges, maléfices et inspirations du démon.

LE ROI.

Amenez le coupable.

(*Le sénéchal donne des ordres*)

UN OFFICIER.

SIR, deux femmes en pleurs, fendent la foule qui suit leurs pas avec respect, elles réclament votre justice,

LE ROY.

Je la dois à tous mes sujets, mais encore plus aux dames : qu'elles soient introduites.

(*Il fait signe au héraut d'armes qui sonne de la trompette et proclame.*)

LE HÉRAULT d'armes.

Que le chevalier qui serait tenté de défendre l'accusée se présente !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MARGUERITE, ALICE.

SIR CHARLES.

Ciel ! Marguerite !

MARGUERITE.

SIR, voyez à vos pieds une orpheline accusée et sans défense ; vous seul pouvez la protéger contre les oppresseurs qui ont médité sa perte : oui j'ai fui pour sauver mon honneur, et non comme l'atteste le chevalier déloyal, pour obéir à une coupable passion ; j'ai fui le domaine de mes ancêtres, parce que l'injustice et la soif de l'or m'en ont dépouillé depuis long-tems : j'ai fui près d'un vieillard respectable, parce qu'il pouvait seul recevoir mes larmes, et qu'il a remplacé un père que le ciel m'a ravi : c'est au nom de ce père qui combattit si souvent près de vous, Sir, c'est au nom du sang qu'il a versé à la bataille de Basworth que je sollicite votre appui. Sa voix sort de sa tombe, ses mânes demandent un protecteur, son ombre erre autour de moi, et me conduit à vos genoux pour réclamer le prix de ses loyaux services : non, l'infortunée qui mouille vos pieds de ses pleurs n'a point déshonoré le nom de ses ancêtres, le sang des Fitzwalter coule dans ses veines, et son cœur est pûr.

LE ROY *se levant de dessus son trône descend et la relève,*

Que me rappellez-vous Miss ! c'est le gain de cette bataille qui me fit monter au trône. Votre père dont la mémoire m'est chère et un de ses amis, le comte de Hoffmann que je regrette encore,

furent

furent blessés en me sauvant la vie. Marguerite, je ne puis déroger à l'ordre établi par les loix de l'honneur; mais si par le sort des armes, le jugement de Dieu vous est contraire, je saurai excuser une erreur d'un moment, et vous retrouverez dans votre roi l'ami du comte de Fitzwalter.

(*Il la fait placer dans l'estrade, et fait signe au hérault d'armes.*)

LE HERAULT.

Pour la seconde fois, le champ d'honneur est ouvert à qui veut défendre l'accusée.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS. AUGUSTIN *suivi de David, et conduit par quatre gardes.*

LORD DELAUNCY.

SIR, vous voyez devant vous cet homme qui, sous le masque des vertus, a subjugué l'estime et la vénération des crédules et faciles habitans de ces lieux; il ne s'est livré à une retraite austère, en apparence, que pour méditer les projets les plus sinistres : aux crimes qui sont mis sous vos yeux, il a ajouté celui de rapt à main armée et de séduction par malefice envers la personne de Marguerite.

LE ROY.

Vous avez entendu, Augustin : reconnaissez-vous cet écrit intitulé, confession d'Augustin à Léopold, son fils d'adoption.

AUGUSTIN.

Oui, Sir

LE ROY.

Et cette épée trouvée dans le château, cette nuit même.

AUGUSTIN.

Oui, Sir.

LE ROY.

Que répondez-vous pour votre justification?

AUGUSTIN.

La vérité.

LE ROY.

Vous êtes accusé de sortilèges, malefices, et d'avoir, sous la forme d'un être hideux, enlevé Miss Fitzwalter.

AUGUSTIN.

Il est vrai que j'habite depuis seize ans la caverne de sainte Marguerite, et je n'y ai vu nul être plus criminel que moi, car je n'ai eu que l'occasion fréquente d'y admirer les œuvres

de mon créateur. Mon oreille n'y a été frappée que par des sons capables de m'instruire de sa force et de ma faiblesse.... Le tonnerre et les vents déchaînés se glissant dans les nombreuses cavités qui m'environnent, semblaient me dire à chaque instant : *souviens-toi qu'il n'est aucun endroit où ma justice ne puisse t'atteindre.*

LE ROY.

Augustin, il n'est point encore question des crimes antérieures à l'accusation portée contre cette jeune et intéressante fille, revenez donc à ce qui la concerne, car le moment de la troisième sommation s'approche.

AUGUSTIN.

Ah ! Sir, j'accepte avec joie l'augure favorable que votre intérêt pour elle me donne. Que son innocence soit reconnue, et je livre sans regret ma tête au glaive qui la menace.

LE ROY.

Continuez donc votre défense.

AUGUSTIN.

Le baron de Fitzwalter fut mon plus sincère ami : ni mes malheurs, ni mon désespoir, ni même mes injustices n'ont pu le détacher de moi, une mort précipitée me l'a ravi, et je ne me décidai à traîner le poids pénible d'une existence malheureuse que pour remplir ses dernières volontés sur Marguerite : je la traitai comme mon enfant, elle s'accoutuma à me regarder comme un père. Docile aux bons exemples et aux préceptes de la femme respectable qui l'accompagne, la religion a pris sur son cœur un empire absolu, et guidée par ce sentiment si doux pour les malheureux, elle venait dans ma retraite joindre ses prières aux miennes : quant à cette forme singulière que l'on m'accuse d'avoir empruntée pour arracher Miss aux dangers qui la menaçaient, je garderais le plus grand silence sans l'ordre de mon souverain. Cet éthiopien, nommé Cuthbert, est un jeune homme....

SIR CHARLES, *à part.*

Un jeune homme !

AUGUSTIN.

Que j'ai adopté comme mon fils.

MILORD.

Tu avoues donc que c'est par tes conseils.....

AUGUSTIN.

Il a exécuté le plus ardent de mes vœux, mais sans ordre, sans mon aveu formel : cet enlèvement la sauva d'un autre plus dangereux que Sir Charles votre fils devait exécuter cette nuit.

LE ROI.

Charles, vous entendez !

SIR CHARLES.

Je déclare que l'accusation est de toute fausseté.

LE ROI.

Persistez-vous dans cette portée contre la jeune Miss.

SIR CHARLES.

Oui Sir, et je défie, pour la troisième fois, au combat à outrance, qui serait assez téméraire pour la défendre.

(*Il jette son gant sur le champ de bataille.*)

LE HERAULT d'armes *sonne.*

Pour la troisième et dernière fois, le gage du combat est jetté à tout chevalier qui veut défendre Marguerite.

SCENE X et dernière.

LES PRÉCÉDENS. LEOPOLD.

LEOPOLD.

Gracieux souverain, j'implore votre clémence, et j'invoque les loix de la chevalerie : le père Augustin n'a point contribué à l'enlèvement de Lady Fitzwalter : moi seul, sans le secours d'aucun bras étranger, je l'ai ravie à ses oppresseurs.

AUGUSTIN.

Dieu puissant! c'est Léopold!

LE ROI.

Chevalier, il est beau de dire la vérité, mais votre témérité compromet Marguerite, et appelle sur vous la justice de Dieu.

LEOPOLD.

Ma vie ne m'est pas assez précieuse pour hésiter de la sacrifier à mes amis.

LORD.

Tu es donc le scélérat Cuthbert.

LEOPOLD.

Oui, Milord; mais il en est encore de plus scélérats sur la terre, interrogez votre fils.

SIR CHARLES *montrant son gant.*

Vois le gage du combat, ramasse le, si tu l'oses, et tu sauras ma réponse.

LEOPOLD.

Oui, je le prends ce gage de ta défaite et de ta honte.

LE ROI.

Sénéchal, faites donner les armes aux deux combattans, et que la volonté de Dieu nous fasse connaître le coupable.

(*On donne les armes. Combat au sabre et au poignard. Sir Charles est vaincu.*)

LEOPOLD.

Traître, par dieu, et mon bras, tu es vaincu, proclame l'innocence de Marguerite, ou la mort va la venger.

(Marguerite *descend de l'estrade et s'élance vers Léopold.*)

Arrêtez Leopold, épargnez votre ennemi !

SIR CHARLES.

Je suis vaincu, mais la crainte de la mort n'effraye pas mon esprit ; et si je rends hommage à la verité, c'est le repentir qui le dicte ; le remord me déchire : *il se leve.* Oui, j'ai accusé l'innocence, et j'ai voulu perdre la beauté et la vertu.

LORD.

(*A part.*) O ciel ! mon fils me déshonnore. *Au roi qui descend du trône.* Sire, l'amour, je le vois, égara mon fils, pardonnez à sa jeunesse, et n'ôtez pas votre estime à un père trop malheureux.

MILADY.

Prince, voyez à vos pieds une épouse éplorée qui joint sa voix à celle de son époux. L'intérêt que vous portez à Ma guerite aurait dû retenir le caractère altier d'un jeune homme que l'amour a trompé, en sollicitant son pardon, je demande grace pour moi. Le même sentiment aussi causa mon erreur, j'adorais le bâton de Fitzwalter, et cette passion méprisée m'inspira une haine mortelle contre le fruit de son premier hymenée, que je déclare être legitime.

MARGUERITE.

L'ai-je bien entendu : ô ma mère vois l'hommage que l'on rend à ta mémoire, et pardonne à ceux qui t'ont outragée.

LE ROI.

C'est assez Milady, cet aveu généreux vous excuse et vous conserve toute mon estime : vous Charles, votre jeunesse me parle en votre faveur, quittez ces lieux, rejoignez mes etendarts, et faites oublier au champ de l'honneur les fautes d'un amour malheureux.

SIR CHARLES.

Oui, Sire, je vole partager les nobles travaux des chevaliers qui vous entourent, et si la mort m'épargne, je reviens solliciter près de vous un laurier qui me rende digne de l'estime de mon père, et du pardon que je demande à la belle Marguerite.

LE ROI.

Augustin, tout jusqu'à ce moment comble vos desirs.

AUGUSTIN.

Oui, prince, puisque Miss rentre dans ses droits.

LE ROI.

Mais qui pourra justifier les crimes....

AUGUSTIN.

Je vous entends, seigneur, et l'aveu que j'en ai fait me con-

damne, mais avant que la bouche de mon roi prononce mon arrêt, j'en appelle à l'amitié du comte de Richemont, il sera mon defenseur.

(*Il va prendre l'épée qu'on lui a fait reconnaître.*) Prenez cette epée.

LE ROI.

Que dites-vous?

AUGUSTIN.

Oui, daignez jetter les yeux sur ce fer qui jadis fut teint du sang des ennemis du comte de Richemont, aujourd'hui mon souverain et mon juge.

LE ROI *prenant l'épée.*

Père, tu m'étonnes. *Il examine l'épée.* Je cherche envain à te rappeler à ma mémoire; cette epée..... fut un gage de ma reconnaissance après la bataille de Bosworth, et je la donnai au comte de Hoffmann.

LEOPOLD.

Au comte de Hoffmann!

LE ROI.

Le connûtes-vous jeune homme?

LEOPOLD.

Non, Sire, mais ce nom est cher à madame Adélaïde.

LE ROI.

Adélaïde, supérieure du couvent de Wesminster.

LEOPOLD.

Oui, Sire.

LE ROI.

Hélas! que je la plains: depuis plusieurs années elle m'écrit souvent pour ordonner les recherches d'un époux bien coupable, mais égare par la jalousie, et qu'elle adore toujours. Il n'existe plus, car toutes les perquisitions ont été vaines.

LEOPOLD.

Il n'y a que quinze jours que j'ai quitté ce couvent, et avant mon départ, elle m'a donne cette lettre qui vous est adressée.

LE ROI.

Donnez, car tout ce qui me vient d'elle m'est cher. *Il prend la lettre et la decachette.* Mais, toi Augustin, qui es-tu? tes traits que j'observe attentivement me rappellent.... Mais non: il était beaucoup plus grand que toi; il annonçait toute la vigueur d'un preux chevalier, et les plus vives couleurs brillaient sur son noble visage.

AUGUSTIN.

Mon prince, lorsque le crime et la douleur nous déchirent continuellement l'ame, ils la minent insensiblement: les sources de la vie se tarissent, le corps se courbe vers la terre, et le front de la vieillesse glace bientôt les feux de l'age viril. Hélas! vous voyez devant vous tout ce qui reste de ce même de Hoffmann.

LE ROI.

Toi, Hoffmann.... mon Ami!

AUGUSTIN.

Vous le voyez dans l'état où l'ont réduit le crime et la douleur.

LE ROI.

Hoffmann, je te retrouve, je connais tes malheurs : je sais qu'aveuglé par la jalousie, revenant d'un voyage et voulant surprendre ton épouse chérie, tu la trouvas pendant la nuit endormie avec sa sœur, que tu pris pour un rival. Des habits d'homme qu'elle portait souvent pour aller à la chasse causèrent ton erreur, et ta main guidée par une aveugle fureur, porta un coup qui pouvait être mortel à cette épouse et à son fils qui reposait sur son sein.

AUGUSTIN.

Arrêtez prince, ce souvenir r'ouvre toutes mes plaies et me donne le coup de la mort.

LE ROI.

Suspends tes pleurs, Augustin : arme toi du courage et bénit la main de la céleste providence.

AUGUSTIN.

Que voulez-vous dire? De quel espoir voulez-vous me flatter ?

LE ROI.

Tu me sauvas la vie, viens dans mes bras. (*Augustin veut fléchir un genou en terre, le roi le relève.*) Hoffmann, bientôt cette épouse chérie te sera rendue.

AUGUSTIN.

Mon épouse, me sera rendue. O Dieu que ta bonté est infinie, tu daignes encore pardonner au coupable.

MARGUERITE.

Ah ! mon père, le jour qui me rend l'honneur va donc voir aussi finir vos peines.

LE ROI.

Comte, cet écrit est d'Adélaïde, et cette Adélaïde.....

AUGUSTIN.

Achevez, prince.

LE ROI.

Et cette Adélaïde..... réclame un fils que vous lui avez enlevé.

AUGUSTIN.

Moi !

LE ROI.

Oui, vous ! Léopold, votre fils d'adoption.

LEOPOLD.

Oh ! se pourrait-il? tant de bonheur.....

MARGUERITE.

Est dû à votre courage et Miss Fitzwalter n'a point à rougir de l'epoux que son cœur a choisi.

LEOPOLD.

Miss, qu'avez-vous dit?

MARGUERITE.

Ce que le père Augustin savait.

LEOPOLD.

Céleste Marguerite, épargnez le cœur trop sensible de Léopold et laissez lui acquérir assez de force pour supporter tant de félicité.

LE ROI.

Dame Adélaïde en réclamant son fils, exige encore plus; elle ne veut tenir que de vous ce depôt sacré. Leopold guidera vos pas au couvent; elle seule peut vous rendre en échange, l'epouse que je vous ai promise.

AUGUSTIN.

Elle!

LE ROI, *lui donnant une lettre.*

Lisez.

AUGUSTIN, *lit la lettre.*

Sire, votre cœur sensible dépositaire de tous mes secrets et de mes peines a reporté sur moi tout l'interêt que lui a inspiré le comte Hoffman : je viens enfin de retrouver ce fils qui fut frappé sur mon sein, le ciel qui a sauvé la mère a jeté un regard de bonté sur lui. Le jeune Léopold qui vous remet cette lettre est l'infortuné; et celui qui me l'envoye est son père adoptif, parce que la nature s'est fait entendre au cœur de cet homme plus malheureux que coupable. Caché dans une retraite obscure, le père Augustin n'est autre que le comte de Hoffman mon époux.

» Ciel! Adelaïde mon épouse! Léopold mon fils!

LEOPOLD, *volant dans ses bras.*

Mon père!

AUGUSTIN.

Ah! sire, pardonnez : il n'est qu'un père, qu'un époux, qui...

LE ROI.

Vôtre roi n'est plus ici, mais le comte de Richemont partage votre bonheur : cependant il lui reste encore à faire pour remplir sa dette envers vous et Fitzwalter..... Marguerite je compte sur vous pour en acquitter la majeure partie, approchez, et vous Léopold aussi.

MARGUERITE.

Ordonnez, sire, et j'obéis.

LE ROI, *à Miss.*

Hoffmann, n'a qu'un fils, ses vertus sont dignes des vôtres, vous seule pouvez par le don de votre main et recompenser

le courage de Léopold et payer le tribut de reconnaissance dû à la tendresse d'Augustin : soyez son épouse. (*Il les unit.*)

AUGUSTIN, *étend ses mains sur eux, Alice et David fléchissent un genou et lèvent leurs mains vers le ciel.*

Que Dieu veuille bénir cette maison, que votre bonheur et vos vertus s'augmentent avec les années, et qu'après une vie sans tache, vous soyez admis dans le séjour de la félicité : et vous heureux esprits du noble Fitzwalter et de l'aimable Blanche Stanlay, puissiez-vous jeter un coup d'œil favorable sur cette union ! puissiez-vous encore être témoin du triomphe de mon ame et des sentimens de reconnaissance dont je suis pénétré envers le ciel, qui a daigné prolonger mes jours jusqu'à cet instant fortuné.

MILADY.

Et pour réparer mes torts envers vous, Miss, ne voyez plus en moi qu'une mère qui vous portera désormais l'amour et la tendresse que la vertueuse Blanche eut pour vous, et que la fête que les habitans de ce pays ont préparé soit destinée à célébrer l'union de l'unique héritière de ce domaine.

FIN.

PQ 2209 C25R8
Coffin-Rony, André Jacques
Les ruines de Sainte-Marguerite

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY